8ième Année — PRINCE-ALBERT, SASK., MERCREDI 25 SEPTEMBRE 1918. — No. 29

Administration et Rédaction:
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask., Téléphone 2964

Abonnement:
Un an, Canada - $1.50
Un an, Étranger - $2.00

LE PATRIOTE DE L'OUEST

Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Paraissant tous les mercredis

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

UNE ECOLE, UNE LANGUE

L'offensive orangiste se poursuit avec une violence et une régularité qui accusent la volonté bien arrêtée d'obtenir un résultat décisif dans le plus bref délai. Les vagues d'assaut se succèdent si rapidement que nous suffisons à peine à les enregistrer d'une semaine à l'autre. Le même numéro du *Star* qui demandait, l'autre jour, la suppression pure et simple des journaux de langue non anglaise reproduisait une circulaire des "Sons of England" et des "Loyal Orangemen" de Saskatoon destinée à pousser plus activement leur agitation autour de la question scolaire. On en trouvera la traduction en dernière page.

Le document ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, mais il nous permet de marquer la progression des attaques en intensité et en précision.

Il y a quelques mois, on s'en prenait surtout à l'allemand et l'on offrait même, avec tous les dehors de la magnanimité, un traitement de faveur au français. Il n'avait aucun *droit*, c'est entendu, mais on daignait lui accorder un *privilège* que méritait bien la langue des héros de la Marne et de Verdun. Pure hypocrisie, d'ailleurs, à laquelle nous ne nous sommes pas laissés prendre: la convention de Saskatoon nous avait suffisamment édifiés sur la nature des sentiments que nourrissent ces gens-là, à l'égard de la langue des héros de la Marne et de Verdun.

Il y a trois semaines, ces messieurs présentaient à l'honorable Martin une adresse au cours de laquelle ils disaient: "Si l'on permet l'enseignement d'une langue étrangère quelconque dans les écoles élémentaires de la province, chacune des nombreuses nationalités, en justice, aura le droit d'espérer le même privilège." Ceci visait directement le français, comme nous l'avons relevé dans le moment, et la dernière circulaire nous en fournit la preuve: elle réédite la même phrase avec cette variante: "Si l'on permet l'*enseignement du français ou de tout autre langue étrangère...*"

Le français langue étrangère

Nos adversaires jugent inutiles de garder les masques plus longtemps. Leur campagne contre les langues dites étrangères, chacun sait qu'elle est dirigée surtout contre le français. Sa position est assez solide, Dieu merci! Ils s'en rendent compte, et leur principal effort tend à nier aveuglément ses droits. Le jour où le public serait sous l'impression que le français est exactement sur le même pied que l'allemand, le polonais, le hongrois, etc., son sort serait vite réglé et l'œuvre des loges serait enfin accompli.

Le français langue étrangère au Canada! Il faut être ignorant comme un Orangiste ou comme un Son of England pour oser soutenir une pareille monstruosité. Une langue parlée par près de trois millions d'habitants sur une population d'un peu plus de sept millions, ne peut être traitée comme une langue étrangère, même en la supposant dépourvue de tout statut légal. Mais le dernier de nos écoliers sait que la constitution lui donne droit de cité dans tout le pays. En stipulant que la langue française sera admise au parlement canadien, l'Acte de l'Amérique britannique du Nord déclare, par le fait même, que les divers gouvernements provinciaux devront avoir des égards pour elle. Le droit d'employer une langue dans un parlement —à moins d'être illusoire— implique nécessairement celui de l'apprendre de façon à pouvoir la parler et l'écrire couramment.

Le français langue étrangère au Canada! Et ce fut la langue des découvreurs du pays, de ses évangélisateurs, de ses premiers soldats, de ses premiers colons! Les plaines de l'Ouest, tout comme les rives du Saint-Laurent, ne furent-elles pas ouvertes à la civilisation par des pionniers français et fécondées du sang de martyres français?... Mais cet argument a bien peu de poids pour des gens qui veulent ignorer systématiquement l'histoire.

C'est encore le français tout particulièrement que l'on vise lorsqu'on affirme effrontément: "Aucune population n'a le *droit* de faire instruire ses enfants dans une langue autre que l'anglais." Que signifie cette distinction que l'on essaie d'établir entre un droit et un privilège? La loi n'est-elle pas toujours la loi et serait-ce seulement lorsqu'elle autorise un cours primaire en français qu'elle ne confère plus un *droit* mais simplement un *privilège?*. Nous fera-t-on croire que les deux premiers ministres qui se sont succédé au pouvoir depuis la fondation de la province ont défendu ce droit au cours primaire français, contre les fanatiques d'hier et d'aujourd'hui, dans un but purement politique, pour se gagner les bonnes grâces des Franco-Canadiens?

L'opinion d'un Anglo-Saxon

Pour mieux attirer à eux la foule des naïfs, nos orangistes agitent sans cesse de grands mots qu'ils prostituent honteusement: "idéal canadien", "unité nationale". Leur idéal canadien, qui consiste à nous imposer par la force une seule école, une seule langue, n'est pas autre chose que l'idéal prussien. Leur unité nationale basée sur l'unité de langue est une absurdité contredite par les réalités historiques du temps présent. On nous a fait dire naguère, par la voie du *Star*, que cet argument était sans valeur et l'on ne s'est même pas donné la peine de le réfuter. Cependant M. Harper Wade, un Anglo-Saxon, —un homme de votre race, Messieurs de la "Loyal Orange Association", des "Sons of England" et du *Star*— n'a pas craint de le servir à ses propres compatriotes, il y a quelque temps, dans une lettre au *Chronicle* de Québec.

"Que l'on cesse de croire, disait-il, que l'unité nationale ne peut s'acquérir qu'au prix de l'unité de langage. C'est précisément sur ce point que la province d'Ontario doit être éclairée. La Suisse reconnait officiellement trois langues; et cela n'empêche pas le peuple de ce pays d'être aussi uni que n'importe quel autre peuple de l'Europe. La Belgique, qui possède deux langues, n'a pas été pour cela moins unie, lorsqu'il s'est agi de repousser l'invasion allemande. La grande majorité des Alsaciens-Lorrains parlent l'allemand au lieu du français; mais ils ne sont pas, par ce fait, plus unis à l'Allemagne contre les pays de l'Entente. L'Irlandais, qui parle la langue anglaise, est-il plus loyal à l'Angleterre que le Gallois, qui ne la comprend pas?"

C'est encore M. Wade qui disait: "L'idée d'une seule langue —la langue anglaise— n'est pas britannique, elle est américaine: elle s'est infiltrée dans l'Ontario, après avoir franchi la ligne quarante-cinquième."

Les loyaux sujets de la couronne que sont nos Orangistes canadiens ont un faible singulier pour ce qui leur vient de nos voisins du sud, dût en souffrir l'idéal britannique. Les voilà maintenant qui cherchent à utiliser le prestige un peu pâli de Roosevelt pour nous mettre en garde contre les citoyens à trait d'union. Est-ce encore des Canadiens français qu'il s'agit? Seuls de tous les groupes de population au pays, ils n'ont conservé aucune attache avec leur patrie d'origine, comme le rappelait l'autre jour encore, à Edmonton, le Dr Béland. Les plus Canadiens de tous les Canadiens, ils détiennent une ancienneté et une supériorité réelles qui les dispensent de recevoir des leçons de patriotisme de qui que ce soit. Ils ont le droit de rire au nez des farceurs orangistes et autres qui viennent se poser en champions de l'idéal canadien.

DONATIEN FRÉMONT.

SIMPLES NOTES

Avec deux ministres de l'importance de M. Rowell et de M. Calder en voyage d'études dans l'Ouest en même temps, nous avons la satisfaction de penser qu'on semble s'occuper un peu de nous à Ottawa. Les provinces des prairies sont aujourd'hui d'un grand poids dans la balance électorale.

* * *

La note autrichienne relative à la paix était rédigée en français, naturellement. La guerre, qui bouleverse tant de choses, n'a pas abaissé le prestige de la langue française, au contraire. C'est en français que toutes les nations belligérantes, y compris l'Angleterre, communiquent entre elles. Nos Orangistes de Saskatoon y ont-ils songé?..

* * *

"Une seule école, une seule langue!" clament certains individus qui réclament insolemment le monopole du loyalisme. Or il y a en Ecosse 200.000 habitants qui parlent le gaélique; il y en a 600.000 en Irlande et deux millions au pays de Galles: ce qui fait près de trois millions en Angleterre. Le premier ministre lui-même est un Gallois, qui n'a parlé que le gaélique jusque vers sa vingtième année. Evidemment, le cri: une seule langue! ne s'inspire pas d'une pensée britannique.

* * *

L'immigration et la colonisation sont à l'ordre du jour. Les avis sont partagés quant aux chances de succès qu'elles auront chez nous après la guerre. Un correspondant de la Gazette de Montréal *à Londres nous avertit franchement que si le Canada veut obtenir des immigrants britanniques, il lui faudra lutter de toutes ses forces contre la Grande-Bretagne elle-même et les autres Dominions de l'Empire.*

* * *

*Dans sa "lettre de Paris" d'aujourd'hui, M. François Veuillot évalue à plus de dix mille le nombre des membres de l'*Association catholique de la Jeunesse française *tombés au champ d'honneur, et il ajoute: "Quelle fauchaison, mais aussi quelle récolte!"*

* * *

Au moment où les fanatiques de tout acabit demandent la proscription du français dans la province, il est intéressant de noter que notre langue n'a jamais été plus en honneur en Angleterre. Voici ce qu'écrit l'un des journalistes de la délégation récemment de retour:

"Dans les hôtels, tous les employés parlent le français et, la plupart du temps, les menus sont imprimés en français exclusivement. Un grand nombre des hommes publics en vue parlent aussi très bien le français. Même chose dans l'armée. Un bon nombre d'officiers qui sont en France depuis deux, trois ou quatre ans, ont appris, au contact des paysans ou des soldats français, à parler notre langue. L'amitié sincère qui unit aujourd'hui l'Angleterre et la France a eu pour effet de populariser d'une étonnante façon la belle langue française."

* * *

Les succès alliés de cette semaine sur le lointain théâtre de Macédoine, dont il n'avait pas été question depuis longtemps, ne sont pas de simples incidents sans importance; soyons assurés qu'ils font partie du plan général de Foch et qu'il traduisent les heureux résultats de l'unité de commandement.

* * *

Le Sun *de Toronto écrit au sujet du passage du Dr Béland dans cette ville:*

"Ses souffrances, pendant la guerre, lui avaient sans doute attiré les sympathies du public, mais nous ne serions pas surpris si ses auditeurs eussent plutôt recherché en son éloquence sincère et modérée un soulagement à la fatigue causée par les allocutions brutales, pleines d'invectives, d'intolérance et d'absurdités que les orateurs ont coutume d'adresser aux foules dans le district de Toronto. Il est un fait digne de remarque, c'est que Toronto a applaudi ces appels à la tolérance."

"Refrains de chez nous"

La Ligue des Droits du français nous informe que des circonstances absolument imprévues retardent la deuxième édition de son chansonnier populaire. Elle espère cependant être en mesure de nous envoyer prochainement un certain nombre d'exemplaires qui nous permettront de remplir les commandes que nous avons reçues. Nos lecteurs voudront bien patienter encore.

M. Calder et la Colonisation

L'honorable J. A. Calder, ministre de l'immigration et de la colonisation, est en ce moment dans l'Ouest où il se propose de passer quelques semaines. Le principal objet de sa visite est d'avoir des conférences avec tous les gouvernements provinciaux de l'Ouest sur l'immigration, la colonisation et l'établissement des soldats. De semblables conférences seront tenues avec les gouvernements provinciaux de l'Est.

M. Calder a soumis dernièrement au ministère fédéral un projet du programme à adopter pour la colonisation, y compris l'établissement des soldats sur la terre. Ses collègues ont adopté le principe général du projet, qui suppose l'idée d'une complète et directe coopération avec les provinces.

Le plan de M. Calder vise en même temps à la colonisation des propriétés privées, des fermes louées et des fermes abandonnées. On mettrait à contribution pour cela les crédits fédéraux et provinciaux.

D'après notre ministre de l'immigration, il est nécessaire de préparer une grande campagne de publicité en Angleterre et en France. Après la guerre, on peut compter sur un grand mouvement vers les Dominions et pour cette raison, le gouvernement doit tenir le Canada devant l'attention du monde. Nous devons nous préparer à recevoir un courant d'immigration aussitôt que les conditions des transports le permettront après la guerre.

Dans l'intervalle, nous avons à résoudre le problème des mesures à prendre pour établir sur des fermes les soldats canadiens qui désirent se livrer à l'agriculture.

Le congé de moisson prolongé jusqu'à la fin d'octobre

D'après des instructions envoyées par télégrammes des quartiers généraux à tous les districts militaires, le congé de moisson est prolongé jusqu'au 31 octobre pour tous les hommes des catégories A B et C actuellement occupés sur les fermes et requis pour sauver les récoltes. Ces hommes peuvent être rappelés immédiatement en cas de nécessité. Il n'est pas nécessaire qu'ils retournent à leur caserne pour obtenir la prolongation de leur congé.

Cette action du gouvernement retardera l'envoi des renforts au front, mais on la considère justifiée par les besoins de l'agriculture et l'importance de la production intense.

Tous les soldats en permission devront se présenter à leur régiment le 31 octobre.

Le cardinal Farney, archevêque de New York, est mort. Né en Irlande en 1842, il était venu en Amérique vers le milieu de la guerre civile. Nommé quatrième archevêque de New York en 1902, il avait été créé cardinal en 1911.

On a reçu la nouvelle au Vatican que des massacres sur une échelle considérable ont été perpétrés par les Kurdes sur le territoire persan. Plusieurs prêtres français auraient été au nombre des victimes.

Les Alliés refusent la Paix

Comme il était prévu, les Alliés ont tous refusé sans hésitation la proposition d'une conférence en vue de la paix faite par l'Autriche.

Voici le texte de la réponse du secrétaire Lansing au gouvernement autrichien:

"Je suis chargé par le président de vous envoyer cette réponse qui sera définitive au sujet de la proposition que vous avez faite d'avoir une conférence non officielle des belligérants.

"Le gouvernement des Etats-Unis considère qu'il n'y a qu'une réponse à faire à la suggestion du gouvernement austro-hongrois. Nous avons donné à plusieurs reprises les bases sur lesquelles nous entendions conclure la paix et nous avons à vous répondre que nous ne voulons pas parler de choses au sujet desquelles nous avons dit notre dernier mot."

La France s'est contentée d'envoyer un numéro du *Journal Officiel* contenant le dernier discours de M. Clémenceau au Sénat. Le premier ministre y dit, entre autres choses:

"Nous combattrons jusqu'à l'heure où l'ennemi comprendra que des marchandages entre le crime et le droit ne sont plus possibles.

"Nous voulons une paix juste et forte, protégeant l'avenir contre les abominations du passé."

En commençant, M. Clemenceau a parlé de la gratitude des pays alliés "pour ces merveilleux soldats de l'Entente", par lesquels ces nations seront enfin libérées de la menace des barbares. Il a rappelé l'attitude menaçante de l'Allemagne envers la France qui a enduré pendant un demi-siècle "les blessures infâmes, les brutalités et les tyrannies d'un ennemi qui ne nous pardonnait pas d'avoir sauvé du naufrage la conscience de notre droit et nos titres imprescriptibles à l'indépendance."

"L'ennemi pensait que la victoire ferait pardonner tout cela, a ajouté le premier ministre, mais la fortune a changé. Le jour de gloire est venu. Nos compatriotes parachèvent la tâche formidable de leurs pères et avec l'aide de nations-sœurs remportent une victoire suprême. Tous les gens d'esprit droit sont avec nos troupes qui libèrent les nations de la fureur des forces du mal."

Après avoir consulté les Alliés, le gouvernement belge a décidé de refuser l'offre de paix séparée de l'Allemagne. Au nombre des conditions était l'entente que la Belgique resterait neutre jusqu'à la fin de la guerre, que la Belgique offrirait ses bons offices pour obtenir la rétrocession des colonies allemandes et que les traités de commerce d'avant-guerre seraient remis en vigueur. La proposition ne contenait pas l'aveu du tort à la Belgique par l'Allemagne et ne parlait pas de réparation ou d'indemnités.

LETTRE DE PARIS

La vie au milieu de la mort

Je viens de recevoir le dix-huitième bulletin de guerre de l'*Association catholique de la Jeunesse française* et je veux profiter de cette occasion pour causer une fois de plus, avec mes lecteurs-amis, de cette héroïque et chrétienne génération.

"Nous sommes la génération des sacrifices", déclarait quelque temps avant la grande épreuve, un des chefs de cette jeunesse, éclairé par une sorte d'intuition prophétique. Et c'est bien le sacrifice, en effet, qui atteint cette fleur de la nation française; mais le sacrifice, avec toute la richesse de renouveau que la grâce divine attache à toute la douleur acceptée de l'immolation.

Plus que jamais, on peut répéter, sans vaine figure de rhétorique, mais dans l'exacte affirmation d'une vérité lumineuse: "Non! la jeunesse catholique de France n'est pas (comme le prétendait naguère un misérable aujourd'hui oublié) ensevelie dans les tranchées; elle y est semée, semée à la manière du bon grain, qui ne peut engendrer de la vie qu'à la condition de périr en terre!"

Et ce dix-huitième bulletin de guerre nous montre déjà, naissant au ras du sol, l'espérance des moissons futures.

Pourtant, l'hécatombe continue. Ce bulletin nous présente une seizième liste de héros tombés au champ d'honneur. Elle contient 202 noms. Bien qu'une statistique absolument rigoureuse et complète ne puisse encore être établie, on peut désormais évaluer à plus de dix mille le nombre des morts offertes à la patrie par la grande association.

Quelle fauchaison, mais aussi quelle récolte!

Ce même bulletin, qui nous montre ce nécrologe, est tout exalté de vie ardente et féconde.

Quelques chiffres et quelques traits, cueillis au fil des pages.

Avant la guerre, l'A. C. J. F. comptait, en France, 47 journaux ou revues, rédigés et lus par ses membres; elle en possède aujourd'hui, alimentés par le front en même temps que par l'arrière, un total de 53.

En quelques mois, depuis l'hiver dernier, elle a tenu 38 réunions ou congrès divers, organisé 14 retraites collectives.

Au mois de février, elle put convoquer une assemblée fédérale, où 49 Unions régionales ou diocésaines étaient représentées et au cours de laquelle on étudia plus de 200 réponses collectives, adressées, de différents points de la France, à une minutieuse enquête préparatoire.

Non seulement les groupes de l'arrière, même réduits à quelques membres entre lesquels on trouve plus de vétérans et de recrues que de soldats, tiennent toujours et vivent toujours; mais les groupes du front, —les groupes éphémères et cependant immortels,— se multiplient. La correspondance des prisonniers retenus en Allemagne, à travers les lacunes et les réticenses obligatoires, indique, au milieu des camps douloureux et lointains, d'autres groupes en grand nombre. On en compte actuellement plus de vingt parmi

(A suivre en 2ème page)

Lettres au "Patriote"

A PROPOS DE LINGUISTIQUE

Monsieur le directeur.

L'épuration du langage est une œuvre utile, nécessaire et hautement patriotique; mais elle requiert autre chose que du zèle et de la bonne volonté.

Il est bien regrettable que tels articles, écrits par un spécialiste en la matière, dans un grand journal de Montréal, renferment invariablement des erreurs flagrantes, de nature à déprécier ce qu'ils ont de bon par ailleurs.

La dernière en date dépasse les limites de la vraisemblance, elle ne tend à rien moins qu'à consacrer l'un de nos anglicismes les plus affreux. Au cours d'une énumération, d'ailleurs très incomplète, des diverses acceptions du mot *faire*, on écrit:

Une maison commerciale fait les tissus, fait dans les *tissus*.

Un voyageur de commerce fait Saint-Jean, Sherbrooke, Québec. Il fait dans les draps, les biscuits, et quincaillerie.

Une maison commerciale fait les tissus, c'est bien; mais elle ne *fait pas dans les tissus*, elle se contente de les vendre tout simplement.

De même, un voyageur de commerce ne *fait pas dans les draps*; on peut dire seulement qu'il *est dans les draps*. L'expression *faire dans les draps* n'a qu'une seule signification possible en français. Notre linguiste la trouvera dans ses dictionnaires, mais le premier petit Canadien venu le renseignera encore plus vite que tous ces savants.

Des impairs de ce genre n'ont pas seulement l'inconvénient, chez nous, de prolonger la vie de termes de jargon absolument condamnables; à l'étranger, ils nous mettent dans une singulière posture auprès de nos amis. Avouons que la légende du parler canadien trouve là terrain assez bien préparé dans ces affaires, et l'on a peine à croire que nos spécialistes du [illegible] l'oublient [illegible]

Veuillez agréer, etc.

Un [illegible] du Patriote [illegible] *du* Devoir

LETTRE DE PARIS

(Suite de la 1ère *page*)

[illegible] de Suisse. Nos marins se sont [illegible] cet exemple et, maintenant, quatorze unités navales ont leurs groupes de jeunesse catholique.

Ensuite, loin de leurs provinces natales, les jeunes gens des régions envahies se retrouvent et se reconstituent en groupes du Nord, du Pas-de-Calais, des Ardennes, qui maintiennent la cohésion des exilés à l'intérieur et préparent la résurrection des œuvres écrasées par l'ennemi.

La guerre, loin de diminuer la vie de l'Association, fait plus que l'entretenir: elle l'accroît. La camaraderie du sacrifice, entre la métropole et les colonies, propage au loin le bon exemple. On compte à présent des groupes affiliés jusqu'aux extrémités des possessions françaises, au Maroc, au Sénégal, à la Pointe-à-Pitre. En même temps, le rayonnement de la gloire et de la beauté françaises allume, au fond des pays étrangers, de nouveaux foyers de jeunesse. Un mouvement se dessine à travers l'Amérique du sud: en Argentine, au Pérou, au Mexique, il se crée des associations semblables à la nôtre.

Entre tous ces éléments épars, une même vie circule, alimentée surtout par la revue de guerre, dont l'*A.C.J.F.* a pris l'initiative.

Cette publication de quinzaine, qui a déjà rendu célèbre son titre de *Frères d'Armes*, reçoit, chaque mois, une extension plus vaste et plus pénétrante. C'est par dizaines de milliers d'exemplaires qu'elle se répand aujourd'hui dans nos provinces et jusqu'au sein de nos tranchées dans les camps de Suisse et sur les cuirassés de la flotte, aux colonies même et à l'étranger! Magnifique témoignage, en même temps que puissant radiateur de courage et d'idées! Car, les énergies que ce petit bulletin propage et les initiatives qu'il suggère, c'est du front surtout qu'elles s'envolent: c'est dans le cœur vaillant de nos soldats, c'est dans leur esprit actif et tendu qu'elles ont pris naissance. Elles attestent leur valeur, encore plus qu'elles ne soutiennent leur moral.

C'est que, dans les cantonnements et dans les tranchées, les membres de l'Association, formés à son école avant la guerre ou conquis par son exemple au cours de l'épreuve, forment une élite et sont des modèles. Ils brillent au premier rang des mainteneurs et des entraîneurs. A côté de la liste des morts, un autre palmarès en témoigne: celui des citations à l'ordre du jour et des décorations. Il renferme, cette fois, 871 noms. Et c'est le quinzième de ces tableaux d'honneur!

Héroïquement fidèles à tous leurs devoirs de chef ou de soldats, depuis les corvées les plus obscures et les plus pénibles jusqu'aux abnégations les plus crucifiantes ou les plus intrépides, les membres de l'A.C.J.F. ne sont pas néanmoins tellement absorbés dans les [illegible] et les nécessités d'aujourd'hui qu'ils en perdent de vue les labeurs et les obligations de demain.

Si l'énumération des martyrs qu'ils ont voués à la France et des exploits dont la France les a récompensés atteste leur valeur guerrière, leur force sociale et civique est soulignée par les travaux entrepris dans leurs réunions de groupes et dans leurs assemblées générales.

Qu'il s'agisse d'études élaborées sous la mitraille ou dans les garnisons lointaines, de problèmes examinés dans les congrès fédéraux ou dans l'intimité des cercles, un même esprit, une même préoccupation s'y affirment. On y discerne toujours, au-dessus de tout, le souci de la France à refaire.

Ces jeunes gens, trempés et instruits par l'épreuve nationale, comprennent que "la génération des sacrifices" est appelée, par la Providence, à former la génération des reconstructeurs. Ils n'ont pas la prétention de mépriser leurs devanciers et leurs maîtres, ni de négliger les conseils et les expériences de leurs aînés. Mais ils sentent la très haute valeur du concours qu'ils leur apporteront, valeur pratique à cause des observations et des méditations du temps de guerre, valeur idéale à cause de l'éclat des services rendus à la Patrie.

Aussi, dès maintenant, ils s'appliquent de toute leur âme, avec les élans d'un cœur ému par les souffrances et les aspirations du peuple, avec les acuités d'une intelligence affinée par les frottements de l'épreuve, ils s'appliquent, dis-je, et de toute leur âme, aux questions essentielles de l'après guerre. En feuilletant le Bulletin, on les voit préoccupés de creuser les grands sujets économiques et de rechercher les directions sociales. Ici, ce sont les lois ouvrières édictées depuis quatre ans, dont ils analysent les principes et détaillent le mécanisme; là, ce sont les mouvements populaires excités ou jaillis spontanément, dont ils scrutent les causes ou suivent l'orientation; ailleurs, c'est le problème de la main d'œuvre ou la réforme de l'apprentissage qui les sollicitent; ailleurs encore, les théories du socialisme ou le souci de restaurer la conscience professionnelle...

Mais, ce qui, plus sûrement que le choix de ces questions sérieuses et nécessaires, affermit nos espérances, c'est l'esprit supérieur qui préside aux travaux dont elles sont l'objet... C'est en sondant cet esprit qu'en toute confiance, on acquiert la certitude que cette jeunesse, après avoir accompli de grandes choses au péril, réalisera d'utiles besognes au labeur.

Avant tout, par dessus tout, c'est l'esprit chrétien.

Un de leurs jeunes chefs, un blessé de la guerre, un apôtre des résurrections, Charles Flory, résume de ces mots le programme social qu'il propose à ses camarades: "Coopérer à l'instauration de l'ordre social chrétien".

Et, pour aboutir à ce grand résultat, l'étudiant d'hier, officier d'aujourd'hui, conseille à sa génération, non point de se lancer tout de suite à l'assaut des vastes réformes, ni de formuler immédiatement des solutions définitives, mais de commencer, tout d'abord, par unir ses forces et former son esprit. Travail intime, humble et fécond, de formation personnelle et de concentration d'énergies; voilà la première étape. Ainsi se feront des hommes et se constituera une puissance.

Mais, de cette formation, quel sera le principe; de cette union, quel sera le ciment? Une autre phrase, un autre mot d'ordre, que je cueille encore en ce Bulletin, définit l'un et l'autre: "La pensée catholique doit dicter une vie catholique". Vie de l'individu, vie de l'Association, ce doit être une vie éclairée par la pensée catholique, une vie agissante en conformité de la loi catholique... Telle est l'élite qui entraînera et dirigera les nouvelles générations françaises.

FRANÇOIS VEUILLOT

NOUVELLES de PARTOUT

L'honorable Walter Scott, premier ministre de la Saskatchewan de 1905 à 1916, a fait un bref séjour à Régina, d'où il était absent depuis deux années. Il passera l'hiver sur la côte du Pacifique et reviendra définitivement à Régina au printemps.

J.-G. Turriff, député fédéral d'Assiniboia depuis 1904, a été nommé sénateur. M. Turrif est libéral. Un seul siège de sénateur demeure vacant, il appartient à la Colombie Anglaise.

Le gouvernement fédéral maintiendra la Police montée dans l'Ouest s'il est démontré qu'elle n'empiétera pas sur les droits de la police provinciale et fera un travail justifiant les dépenses occasionnées par son maintien. Telle est l'assurance donnée à Calgary par M. Rowell.

M. Calder a déclaré à Régina que les Mennonites qui viennent des Etats-Unis s'établir au Canada n'obtiendront aucune exemption militaire. D'après le traité de 1873, les Mennonites se trouvant au Canada à cette date et leurs descendants sont exemptés; mais tous les autres tombent sous le coup de la loi commune.

Une belle manifestation a eu lieu le dimanche 15 septembre, à Québec, pour commémorer le deuxième anniversaire de la prise de Courcelette par le fameux 22ème régiment canadien français. Une messe solennelle a été célébrée à la basilique. Dans l'après-midi, d'éloquents discours ont été prononcés par le maire Lavigueur, Sir Lomer Gouin, le général Landry et M. l'abbé Camille Roy.

A une grosse majorité les électeurs de Winnipeg ont voté l'abolition du bureau de contrôle municipal.

La police provinciale de l'Alberta a reçu instruction d'engager des poursuites contre les droguistes qui vendent des médecines brevetées contenant plus de deux et demi pour cent de liqueurs fortes, ce qui est contraire à la loi.

Chris Alger, qu'on suppose être un sujet allemand, a été condamné à $200 d'amende et s'est fait confisquer les 3,000 livres de farine qu'il avait cachées dans sa maison au sud de Morse, Sask.

D'après M. Motherwel, ministre de l'Agriculture, la Saskatchewan produira cette année plus de cent millions de minots de blé, dont soixante-dix-huit millions seront disponibles pour l'exportation.

De grandes fêtes ont été organisées à Victoriaville à l'occasion du congrès eucharistique du comté d'Arthabaska. Il y a eu grand'-messe en plein air célébrée par S. E. le cardinal Bégin et grande procession du T. S. Sacrement présidée par S. G. Mgr Bruneault.

M. le Dr A. Thompson, député du Yukon, a l'intention de demander au parlement, à la prochaine session, à titre de mesure de guerre, d'enlever les droits royaux sur l'or produit au Yukon. Il suffirait d'amender la loi du *Yukon Placer Mining*. Le député considère que l'abrogation de cette clause serait dans l'intérêt des Alliés, vu les besoins croissants de la production de l'or. Il faut encourager les mineurs.

Le R. P. Damase Dandurand, de Saint-Boniface, le doyen du clergé canadien, a célébré récemment le 77e anniversaire de sa consécration sacerdotale. Il est âgé de 99 ans.

Mme William Brebeau, une vieille résidente de Cornwall, Ont., est morte à l'âge remarquable de 101 ans. Jusqu'à il y a deux mois, elle était en parfaite santé et sa vue était encore bonne.

Beaux succès alliés en Macédoine et en Palestine

Le front ouest est maintenant relativement tranquille, mais l'attention se porte vers l'Orient où Turcs et Bulgares sont sérieusement battus par les Alliés.

ercredi 18 septembre

Vers le chemin des Dames

violentes contre-attaques ont lancées près de Soissons et on compte même jusqu'à quinze ns ce secteur depuis deux jours. troupes françaises eurent à se fendre non seulement contre au des fondrières. mais aussi ntre les quartiers de rocs que ur lançait l'ennemi du haut de fortifications.

Certains bataillons combatti- nt pendant 24 heures dans l'eau squ'aux genoux. Les Français nt à l'heure actuelle devant la ne Hindenburg qu'ils ont déjà sée entre le Mont des Singes et illy. Les derniers rapports nous noncent que les troupes du gé- ral Mangin se dirigent vers le emin-des-Dames.

En Macédoine

Les forces alliés sur le front de cédoine ont avancé de quatre illes et demi sur une largeur de inze milles. et elles ont pris 000 prisonniers dont plusieurs efs d'état-major. Trente canons un butin considérable ont été pturés.

Au cours des opérations nous ons étendu notre front de vingt- nq kilomètres et les Alliés en cer- ins endroits ont avancé de sept lomètres. Les armées serbes se ttent avec un grand courage. A sure que l'offensive augmente le front serbe. l'opinion se ré- nd que cette offensive est peut- e plus considérable qu'on ne ait pensé d'abord.

di 19 septembre

Les Bulgares en fuite

Les Bulgares sont en fuite en cédoine et incendient les dé- ts de munitions et les villages.

Les troupes alliées ont mainte- nt avancé de plus de 12 milles leur progression est si rapide elles n'ont pu dénombrer leurs isonniers et faire l'inventaire de ur butin. De nouveaux régi- ents jetés dans la mêlée par les lgares ont dû se replier avec les tres.

Les Bulgares ont été complè- ment battus et les troupes serbes poursuivent jour et nuit.

Les troupes serbes et françaises t capturé 45 villages.

Saint-Quentin menacé

Saint-Quentin se trouve entouré trois côtés et sa prise ne semble s être qu'une question de jours. tte ville est un des bastions de ligne Douai-Cambrai-St-Quen- n-La Fère-Laon, au délà de la- elle les Allemands avaient an- ncé qu'ils ne recuIeraient point. aintenant que les Français sont x portes de La Fère, que St- entin est investi et que les An- ais se battent furieusement pour prise de Cambrai. le grand sys- me de défense de la ligne Hin- nburg est en grand danger d'être truit à trois de ses points les s puissants. Une fois ces posi- ns enlevées. les Allemands en route ne trouveront plus derriè- eux aucune fortification avant rriver aux positions de Mau- uge.

ndredi 20 septembre

Metz est bombardé

Dans leur mouvement d'enve- ppement autour de Saint-Quen- n, les Français ont pris-Essigny- Grand.

Les Anglais, de leur côté, ont s Lempire et la ferme Malas- e.

Les Allemands admettent que etz est bombardé par des canons néricains à longue portée. L'é- nement cause une vive sensation Allemagne. Un grand nombre habitants quittent la ville, mais neutres en sont empêchés.

Nouveaux succès serbes

En Macédoine, les Serbes ont étendu leur front à l'ouest jusqu'à la Cerna; il a maintenant vingt-cinq milles de long. La profondeur totale de leur avance est de 15 à 17 milles.

Les troupes anglaises et grecques rencontrent une vive opposition au sud du lac Doiran, mais ils n'en continuent pas moins de progresser.

Lundi 23 septembre

Deux armées turques anéanties

Les troupes du général Allenby, qui opèrent en Palestine, ont capturé 25.000 Turcs. Deux armées ennemies ont pratiquement cessé d'exister grâce à la prise du dernier des passages du Jourdain par les Anglais.

Les troupes serbes ont coupé la ligne principale de chemin de fer entre Uskub et Salonique. Depuis le 15 septembre, elles ont avancé de 40 milles.

Hier, la cavalerie alliée était à trois milles de la frontière bulgare. La onzième division allemande a été séparée de l'armée bulgare et retraite en désordre. Les troupes franco-serbes poursuivent les Bulgars qui sont en pleine retraite. Elles ont capturé de 9 à 10.000 prisonniers et 120 canons.

Mardi 24 septembre

Dernières nouvelles

Les troupes serbes continuent à traverser la rivière Vardar, au nord-est de Monastir, et sont en contact avec les Bulgares. Ceux-ci brûlent les villages et les magasins de matériel en se retirant.

Le remarquable succès du général Allenby en Palestine a été obtenu contre une force totale de 100.000 Turcs. La victoire est encore plus considérable qu'on l'avait cru tout d'abord. Le nombre des soldats turcs faits prisonniers dépassera de beaucoup 25.000. Cette nouvelle est très commentée par la presse anglaise.

EN MARGE de la GUERRE

—Le général Debeney a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Cet honneur lui est conféré pour reconnaître les brillants services que le général a rendus en arrêtant la ruée allemande sur Amiens, en mars dernier, et en reprenant Montdidier et faisant 12,000 prisonniers, au mois d'août.

—Cinq-cents demandes d'exemption du service militaire ont été déposées par des Canadiens résidant aux Etats-Unis, en vertu du récent "traité des tire-au-flanc". On pense que la moitié environ de ces demandes seront accordées.

—Un même obus a causé la mort de deux députés français au front: Gaston Dumesnil et Abel Ferry. Ce dernier avait été sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères dans le cabinet Viviani. C'est le quatorzième député français tué à la guerre.

—Au début de la guerre, M. de Gailhard-Bancel, député de l'Ardèche, avait eu deux de ses fils, officiers, tués le même jour.

Un troisième, grièvement blessé peu après, est encore en convalescence.

Mais il semble que le malheur poursuive cette famille d'officiers héroïques, car le 15 juillet dernier le commandant Louis de Gailhard-Bancel, quatrième fils du député, est tombé au champ d'honneur.

—Le président de la République et Mme Poincaré ont visité plusieurs villages récemment libérés, dans le secteur de Lorraine. Ils ont visité St-Mihiel, Commercy, Apremont et St-Agnant. Les villages étaient décorés de drapeaux et toute la population les a chaleureusement accueillis. M. Poincaré a adressé la parole plusieurs fois et Mme Poincaré a distribué des cadeaux aux femmes et aux enfants.

—Une délégation a demandé la permission de retourner à Saint-Mihiel ou d'y envoyer un comité pour recouvrer l'argent qui a été enterré dans cette ville. Les officiers ont appris qu'à l'apparition des Allemands, plusieurs personnes ont fui en hâte, et ignorant qu'elle serait la durée de l'invasion, ont enterré de l'or, de l'argent et des bijoux dans leurs jardins et à d'autres endroits.

—Le gouvernement serbe a entre les mains des documents attestant que des milliers de prisonniers serbes ont été vendus comme des esclaves à la Turquie, pour une période déterminée, par la Bulgarie, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. Le malheureux ont été livrés à des entrepreneurs de travaux en Anatolie et en Asie Mineure.

—On affirme que la chaussure canadienne est actuellement considérée comme la meilleure pour les soldats et qu'elle dure beaucoup plus longtemps que n'importe quelle autre des armées alliées.

—Un nouveau contingent de troupes siamoises avec un général et som état-major vient d'arriver en France. On se rappelle que le Siam a déclaré la guerre à l'Autriche et à l'Allemagne en juin 1917.

Pourquoi les Franco-Américains émigrent dans l'Ouest plutot que dans la Province de Québec

Dans la province de Québec, on parle beaucoup de colonisation; c'est dans l'Ouest qu'on la fait.

De M. Louis Dupire dans le *Devoir*:

Une vingtaine de familles franco-américaines ont passé, hier, par la province de Québec à destination de l'Ouest. Les nécessités des réseaux de chemins de fer ont de ces cruautés: ces immigrants passent chez nous, comme pour mieux nous faire sentir ce que nous perdons, mais c'est la Saskatchewan, le Manitoba et l'Alberta qui les reçoivent et qui les gardent. Une seule agence du gouvernement fédéral en a expédié, en un an, neuf cents, représentant une population de quatre mille âmes.

A l'un des chefs de famille, un journaliste, qui se trouvait à la gare, a eu la curiosité de poser la question qui s'imposait: —Pourquoi ne restez-vous pas dans la province de Québec, au milieu de vos frères, sous le ciel où s'est écoulé votre enfance sans doute?"

—"Pourquoi? a répondu le bonhomme: mais tout simplement parce que le gouvernement de votre province ne veut pas de nous. J'ai été voir un agent fédéral aux Etats quand ma "vieille" et les enfants ont consenti à s'en revenir en Canada. Je lui ai demandé les conditions qui étaient faites aux colons dans les diverses provinces. Il me les a exposées consciencieusement en prenant les pamphlets, brochurettes, que les gouvernements publient eux-mêmes. Il m'en a même remis des exemplaires. Nous avons découvert que notre province était celle qui offrait l'hospitalité la plus chiche, la plus tracassière, à ceux des enfants du Canada qui veulent l'habiter. Ces conditions, vous ne les connaissez peut-être pas aussi bien que moi, car je les ai étudiées dans le détail, mais je peux vous en donner un résumé, si cela vous intéresse."

Le journaliste avoua que cela l'intéressait beaucoup, puisqu'on lui permettait d'y trouver la réponse à l'énigme suivante: pourquoi le gros, le très gros du courant de l'immigration franco-américaine se dirige-t-il vers l'Ouest, où il peut se souder à des éléments français, bien moins considérables, cependant — il va de soi — que dans la province de Québec.

Et le bonhomme a repris: "Dans la province de Québec, on contraint le colon à payer $60, à raison de $12 par année, pour [illegible] acres de terre boisée. Si cette terre est située dans une limite à bois, il est obligé d'attendre que le marchand ait fini de déboiser pour devenir possesseur de son lot. Le colon est obligé de faire ses chemins et d'attendre pour les routes la bonne volonté du gouvernement. Le colon est obligé d'habiter son lot dans les 18 mois qui suivent la vente pendant cinq années consécutives avant d'avoir sa patente; il est obligé de défricher trois acres par année et pas plus de cinq, à moins d'un permis spécial du gouvernement, pendant cinq ans.

"Le colon n'a pas le droit d'emprunter d'argent en donnant son lot en garantie avant d'en être propriétaire à titre définitif.

"Le ministre a toujours le droit de chasser, sans compensation, le colon de sur sa terre.

"Dans l'Ontario, le colon doit payer pour *cent soixante* acres $80, en trois versements annuels les chemins sont faits par le gouvernement. Il est possesseur de son lot au bout de trois ans. Il peut disposer de son bois, tandis que dans Québec, il doit payer trois dollars par mille pieds de droits de coupe au gouvernement. Il peut emprunter sans restriction et donner son lot en garantie. Le gouvernement d'Ontario avance une somme de $20 par acre jusqu'à concurrence de $500 remboursable dans 20 ans à 5 pour cent d'intérêt.

Au printemps, le gouvernement donne, dans les banques, jusqu'à concurrence de $200, sa garantie au colon pour l'achat des graines de semence.

"Il lui suffit de 15 acres de défrichement pour avoir sa patente.

"Dans l'Ouest, sur les terres du gouvernement fédéral, le colon ne paie que dix dollars pour 160 acres de terre, en un seul versement pour avoir sa patente. Il est tenu à six mois d'occupation par année, pendant trois ans, soit un total de 18 mois.

* * *

"La province de la Saskatchewan a organisé une banque coopérative qui prête au colon jusqu'à $2,500 à 6 pour cent—intérêt très bas pour l'Ouest.

"L'Alberta prête pour une valeur de $500 d'animaux, remboursable en huit ans, à 6 pour cent.

"Tous les chemins dans les trois provinces sont faits aux frais du gouvernement.

"C'est déjà quelque chose et qui peut expliquer pourquoi les considérations d'intérêt l'emportent sur les considérations de sentiment. Ajoutez à cela que le gouvernement fédéral n'a pas d'agent ayant pour territoire de rapatriement la province de Québec. Il en avait un qui n'avait pas eu de succès; à sa mort il n'a pas été remplacé. Le gouvernement provincial n'a pas jugé à propos de suppléer à cette lacune en nommant un agent à ses frais. Par contre, tous les gouvernements de l'Ouest emploient des missionnaires de colonisation qui viennent recevoir les colons à Montréal et les accompagnent jusqu'à destination, ce qui va singulièrement nous aplanir les difficultés du voyage et nous protéger aussi, nous a assuré l'agent des terres fédérales, contre les requins de la spéculation, agents d'immeubles et agents de mines, qui guettent la naïveté des colons, à leur passage dans les grandes villes. En somme, l'Ouest dorlote ses colons, Québec les brusque. Et voilà pourquoi, les colons franco-américains, dont le courant est de plus en plus fort, se dirigent surtout vers les prairies."

Le journaliste, songeur, s'en alla, en marmottant la phrase du P. Dugré, qui lui revenait soudain à l'esprit: "Dans la province de Québec, on parle beaucoup de colonisation: c'est dans l'Ouest qu'on la fait."

Un père tue ses cinq enfants

Moose Jaw, Sask., 18—Vers minuit et demi, la nuit dernière, William Bromley, voiturier de la "Dominion Express Company" est entré au poste de police central et a fait frémir d'horreur le sergent en fonctions en racontant froidement qu'il avait tué ses cinq enfants, en leur coupant la gorge, et qu'il valait mieux l'écrouer. Bromley était accompagné de sa femme qui a appris la terrible nouvelle de la bouche de son mari; ce dernier lui avait paru parfaitement sain d'esprit jusque-là.

Bromley était resté à la maison avec les enfants, tandis que la femme était allée au cinéma. Mme Bromley est revenue vers onze heures et demie, mais son mari a refusé de la laisser entrer. Il lui a finalement demandé de le suivre au poste de police, où elle connaîtrait la raison de ce refus. L'agent qui est allé à la maison a trouvé les enfants dans un lit, la gorge tellement coupée que les têtes étaient pratiquement séparées du tronc.

Sa Grandeur Mgr Budka, archevêque de l'église Ruthène au Canada, a présidé à la dédicace d'un nouveau temple érigé par les ruthènes d'Ottawa.

Les avocats sont inutiles

Les quartiers généraux militaires d'Ottawa publient l'avis suivant:

"Il est venu à l'attention du département de la milice que les conscrits ou conscrits éventuels emploient les services d'avocats ou d'autres tierces personnes afin d'obtenir l'exemption du service militaire, sous prétexte qu'ils sont de nationalité étrangère ou pour d'autres motifs, ou encore pour obtenir un congé motivé par de sérieuses difficultés domestiques.

"Le département de la Milice tient à annoncer que l'intervention de tierces parties dans ces matières non seulement n'est pas nécessaire mais entraîne des dépenses, correspondances et des délais inutiles. Si un homme a de bons motifs pour être exempté du service militaire ou pour obtenir congé à cause de difficultés domestiques, il doit s'adresser à son futur commandant ou à l'officier des congés du bataillon qui accordera à son cas une soigneuse considération, et si les circonstances le demandent, il sera libéré du service ou envoyé en congé".



Administration: A. LIBOIRON, PONTEIX, SASK.

PONTEIX, SASK., MERCREDI 25 septembre 1918 No. 37

FÊTES DU JOUR

Saint-Firmin— Premier évêque d'Amiens, il naquit à Pampelune; prêcha le christianisme à Beauvais et à Amiens, où il opéra de nombreuses conversions par l'éloquence de sa parole et la sainteté de ses exemples. Arrêté et emprisonné, il fut condamné à mort et subit le martyre vers 267.

Sainte Aurélie.— Vierge d'Asie; sur la vie et la mort de laquelle on n'a que peu de renseignement, mais dont les miracles firent éclater la grande sainteté.

NOTES HISTORIQUES (7)

"Abbé Royer, me dit-il, devant MM. Bayle et Guièze qui m'accompagnaient, il vient de passer un autre prêtre qui va s'occuper de colonisation. Il est allé faire un petit tour dans l'Ouest et je crois bien qu'il a choisi à peu près la même place que vous, mais voici ce qu'il vous propose. Il est très riche (*ici un chiffre de fortune qui me parut énorme*); il va bâtir une église et un presbytère; il vous logera, vous paiera un traitement de vicaire et vous apprendra l'anglais; vous le remplacerez durant ses nombreux voyages, et entre temps, vous pourrez organiser la paroisse de votre goût, à une dizaine de milles où se trouvent aussi quelques Canadiens. Cela vous va-t-il?.."

Le colonisateur, on le sait, était M. l'abbé L. A. Gravel, bien connu aujourd'hui, qui prenait la place d'un père oblat et devenait ainsi agent du Gouvernement; des Canadiens qui m'étaient spécialement destinés étaient les MM. Beaubien. Quant à la proposition, elle ne pouvait que me convenir. Elle me supprimait toutes sortes de difficultés. C'était même trop beau, je n'en étais pas digne! Aussi, chemin faisant, il me venait des réflexions *un peu nuageuses*. Voyons, me disais-je, est-ce qu'on va envoyer tous les prêtres sur le même point? Le pays m'avait cependant paru plus grand!.... Les Canadiens qui sont allés ouvrir cette place sont trop religieux pour n'avoir pas un prêtre en vue; *mes gens comptent sur moi*; en voilà maintenant un troisième pour deux embryons de paroisse; ne faudra-t-il pas que quelqu'un déloge? Heureusement *les mitrailleuses* ne sont pas encore importées ici.

A Moose-Jaw, il nous fut difficile de trouver M. Ledoux, chez qui M. Brousse nous avait donné rendez-vous, personne ne comprenait le français. Il n'en était plus de même quelques mois plus tard; car les commerçants, nous voyant passer de plus en plus nombreux, avaient tous engagé des commis canadiens. Un jeune homme, Frank Ross, qui allait précisément à la Vieille *rejoindre* ses parents, nous devina, nous accosta et nous tira d'embarras.

Nos achats terminés, nous prenions le chemin des prairies, avec deux teams de chevaux et un de bœufs. MM. *Lefort, David Gauthier qui représentait* un groupe d'Ontario, Doucette, Ross, Brousse, Bayle, Guièze et moi.

Je racontais à mes nouveaux compagnons le projet de deux églises à la Vieille, élaboré par les pionniers de la place et approuvé par l'Autorité et *leur promettais de leur montrer* l'emplacement de la mienne dès que je le connaîtrais. Le soir, nous campâmes dans les buttes assez tôt pour que les boeufs, conduits par Brousse et Bayle, pussent nous rejoindre avant la nuit. De bonne heure, le lendemain, j'eus une terrible peur de perdre la vue et d'être obligé d'interrompre là mes projets. Voulant photographier nos tentes et le premier déploiement de ma chapelle portative, je soufflai dans mon appareil pour le nettoyer et je me remplis les yeux de permanganate de potasse, échapé d'une boîte brisée. *Heureusement* les trente-six chandelles que cela me fit voir s'éteignirent dans la matinée pour me laisser apercevoir un serpent de feu qui ravageait la prairie assez près de nous, et qui fit de notre ami Lefort un véritable prophète en lui arrachant cette phrase peu rassurante: "Vous verrez que ce feu nous causera quelque embarras!..."

Un peu plus loin, un des poteaux de la ligne télégraphique que nous suivions portait un écriteau: "*Chemin de* Gauthierville". Là nous quittâmes la route de la Montagne des bois et, vers la fin de la soirée, nous nous trouvions dans la *plaine de la Vieille*.

Je me hâtais de faire connaissance avec les colons qui y étaient déjà établis, ainsi qu'avec M. Emile Gravel que son frère *y avait laissé, et que* j'observais surtout parce qu'il était le frère de son frère, c'est-à dire d'un confrère. Il me fit, je dois le dire l'excellente *impression d'un esprit cultivé, d'un* caractère enjoué et d'une nature serviable, comme il allait bientôt avoir l'occasion de nous le montrer.

J'aurais bien voulu savoir de lui la place exacte où son frère espérait bâtir une église, afin de commencer la mienne au plus tôt, car je n'avais pas à perdre de temps; malheureusement il ne put me renseigner. Nous supposâmes que c'était *au sud du township* 10-5, parce que l'abbé, lors de son passage quelques semaines auparavant, après avoir emprunté nos boeufs et le concours de M. *Biron*, était allé là marquer des terres pour lui et ses parents. Nous allâmes donc, dirigés par M. France Beaudoin, au nord de la rivière la Vieille, choisir une jolie butte pour en faire le siège de la paroisse de notre-Dame. Toutefois je ne pouvais commencer sans être certain de garder une distance convenable entre les deux églises, au moins une dizaine de milles, comme on le désirait à St. Boniface. La certitude ne venait pas et l'automne passait. Sur ces entrefaites, ayant appris de *mes compagnons*, ce que j'avais supposé, que les Canadiens fondateurs de la colonie comptaient sur leur prêtre dévoué qui les avait dirigés, j'admirais *ce sentiment* de respect et d'attachement qui les honore et j'écrivis immédiatement à Monseigneur l'Archevêque pour lui demander si je ne ferais *pas mieux d'aller plus loin*. Sa Grandeur me répondit aussitôt que le Rév. M. Lemieux ne quitterait pas Willow *Bunch* pour aller à la Vieille, que je pouvais y rester en toute tranquillité, et alors je me mis de tout cœur au service des braves gens de la *place*. *Et l'automne* continuait magnifique et paisible. Tout à coup le calme fut rompu par l'arrivée d'un policeman. Le pandard, —pardon, je *voulais dire le Pandore*.— *commença* par se lester, s'ingurgiter quelques tasses de bon café...quand il y avait de l'eau dans le creek!! puis, en *manière de dessert, sortit, pour les deux* jeunes gens qui avaient conduit les bœufs le jour de notre arrivée, une citation à comparaître trois jours après devant le juge de Moose-Jaw, sous l'accusation d'avoir mis et refusé d'éteindre le fameux feu de prairie dont j'ai parlé *plus haut*. Certes *nous* pouvions retrouver nos compagnons de voyage pour certifier que le feu brûlait avant notre arrivée dans les buttes; *mais enfin il fallait répondre* à l'appel. Pour moi, naturellement, je fus tout de suite prêt à partir pour défendre mes amis. Seulement il y *avait cette coquine de langue angraise*, qui pouvait nous jouer des tours, malgré notre bon droit. C'est pourquoi nous eûmes recours à M. Emile Gravel, *qui*, sans hésitation, très aimablement, accepta de venir nous interpréter. Nous entreprîmes alors ensemble ce voyage qui fut terrible.

Je le cite pour montrer que s'il y avait des roses il y avait aussi quelques épines dans l'établissement de nos paroisses.

(a suivre)

Baptêmes.— Joseph-Roméo-Elzéar, fils de Jean-Baptiste Charron et de Rose-*Anna*-Parisien. Parrain et marraine, M. et Mme Joseph Loiselle.

—Joseph-Alcide-Maurice, fils d'Alcide Dumont et de Marie Paule Larouche. Parrain et marraine, M. et Mme Euclide Dumont.

Mariage—Le 16 septembre, dans la chapelle du Couvent, toute ornée de fleurs, au milieu d'une assistance nombreuse, M. Majorie Poirier, de Montréal, épousait Mlle Théobaldine Meloche, secrétaire au *Parlement* de Régina, ayant pour témoins ... re Meloche et Jos. Mary.

A l'hôtel Windsor, la maison paternelle, *un magnifique déjeûner* réunissait ensuite autour des nouveaux mariés, avec M. le Curé et son assistant M. l'abbé Fortin, les parents et *les amis les plus intimes*: M. et Mme A. Marcotte, M. et Mme W. Giroux Mme Désilet, qui avaient fort bien exécuté la musique et les chants durant la messe, MM. Jessop, T. Gauthier, Tichange, etc.

Au dessert, des vœux de *bonheur* furent gracieusement exprimés aux jeunes époux par le Rév. A. Royer, curé, et par M. l'avocat A. Marcotte. Mais tout passe ici-bas. Il fallut en venir bien vite aux adieux et l'auto-éclair de Jos. Alary emportait M. et *Mme Poirier ainsi que leur sœur* Mlle Berthe Meloche, dans la direction de Swift-Current.

Sépulture— Joseph-Alfred Dubois, *enfant de cinq mois*.

Différence énorme de récolte sur les *terres*. M. J. Loiselle nous certifie que chez lui cela vient du semoir. D'autres prétendent que cela vient de l'époque et de la sorte de labour. W. Laugario nous donne une autre raison. Il a travaillé de la même façon et semé en même temps sa demi-section. Or sur un quart il n'a que 8 minots à l'acre, tandis que sur l'autre il en a 30; mais voici: le quart de 8 est de la terre très forte et celui de 30 du terrain *plus léger*. En tous cas, on constate qu'il vaut mieux semer moins grand et bien préparer son terrain au bon moment.

Visites—*Un personnage fort distingué* et très aimable était, ces jours derniers, à Ponteix où il nous a fait un grand éloge de la paroisse. C'est M. le Sénateur, F. L. Béique, célèbre avocat, dont quatre fils exercent la même profession, tandis que deux autres sont ingénieurs à Montréal.

—*MM. Cornet*, de Gergovia, Noël Dadragne, de Wallaru, ont commencé à nous conduire leur blé qui obtient le premier grade.

—M. Moriasty, notre constable provincial ayant été changé, on prépare pour son successeur un nouveau logement.

—L'anniversaire de Mme Adrien Liboiron réunissait l'autre soir à un beau et délicieux souper de poulet, préparé à son insu par sa sœur Maggi et Mme Désilet, la famille Liboiron avec MM. les curés A. Roger et A. Fortin.

POUR RIRE

—Vous êtes donc toujours très occupé cher Docteur?

—Ne m'en parlez pas; je n'ai pas une minute à moi, je suis éreinté, les malades finiront par me tuer.

—Une revanche, alors!



En route par la Mission de Chesterfield Inlet

Les RR. PP. Turquetil et Pioget, O. M. I., en route pour la lointaine mission de Chesterfield Inlet, ont eu un voyage mouvementé, comme l'atteste la lettre suivante du R. P. Turquetil, que veut bien nous communiquer S. G. Mgr Charlebois:

Fort Churchill 20 Avril 1918
A bord du "Nascopie"

Nous voilà bientôt prêts à partir pour Chesterfield Inlet. Depuis que nous avons quitté Le Pas, nous avons voyagé à la mode du Nord-Ouest. Le "Maskeg" nous transporte à petite vitesse, avec force secousses et arrêts jusqu'aux Rapides la Chaudière, sur la Nelson, 90 milles en deça de Nelson. Cela nous prit 51 heures pour faire les 330 milles sur ce rapide express.

Arrivés le vendredi 26 à Kettle Rapids, nous repartions le 29 au matin. Un portage de 4 milles pour commencer, et nous descendions la Nelson en canot. Le courant est rapide, il y a plusieurs portages et les maringouins affamés en profitent. La pluie nous prend en chemin, et à marcher sur les bords, dans le foin et les broussailles mouillées, nous sommes vite trempés jusqu'aux genoux.

Le lendemain, il pleut encore jusqu'à midi, et c'est encore le même métier: descendre le courant quelques milles, puis portage, boue et maringouins; la glace couvre les bords sur plusieurs milles de long. Le soir, nous campons dans un nid de maringouins qui ne nous laissent pas même prendre notre souper en repos.

Le troisième jour fut agrémenté d'une chasse à un caribou qui passait la rivière à la nage. N'ayant ni fusil, ni hache, ni couteau, nos gens imaginent de le prendre au lasso par les cornes. La chaudière à thé est vite attachée au bout de la corde qui sert à haler le canot et lancée au-dessus de la tête du jeune animal. Elle s'emplit d'eau et coule. Alors nous approchons et enroulons la corde autour des cornes. Voici le caribou qui nous tire et nous remorque. Mais il ne s'épuise pas assez vite au gré de nos gens, qui plongent leurs couvertures de laine dans la rivière, les roulent et envoyent le paquet plein d'eau sur les cornes de l'animal. Bientôt épuisée, à bout de souffle, la bête coule et expire. Cette chasse nous fit oublier un instant les maringouins qui se gorgeaient à plaisir de notre sang.

Le soir de ce troisième jour, nous arrivions à Nelson. La ville *est bien déserte* actuellement. On *nous dit que nous avions une* chance de partir le lendemain pour York-Factory en baleinière. Les Cris qui montent l'embarcation sont des gens des lacs et des rivières. La mer ne va guère à leur goût, ils ne la connaissent pas et en ont peur. Le lendemain soir, ils essayent de partir, mais nous ramènent de suite à terre. Le surlendemain, nous partions de bonne heure, mais nos gens suivent le bord du rivage, ils ont peur du large. Tout va bien à *la marée haute, mais à 10 heures du matin,* nous touchons le fond, et *bientôt notre embarcation* est *à sec.* Nos gens *sont heureux,* le croirez-vous? L'un d'eux, empressé d'aller à terre, manque son coup et s'allonge dans sept ou huit pouces d'eau et de boue. Les autres marchent un mille et demi et dînent sur le rivage. Nous, sur le bateau, nous regardons la mer qui se retire de plus en plus à quelques milles de distance.

Il est 3 ½ heures quand nous pouvons repartir, à la marée montante; mais alors le vent monte lui aussi. C'est le vent devant et le vent du large. Sans voile, nos gens essayent de ramer contre le vent. *Ils* ramènt plus d'une heure sans avancer d'un pouce et finalement *jettent l'ancre. La baleinière danse et commence à prendre* quelques paquets *d'eau.* La marée montant toujours, je décide mes gens à approcher de terre. Ils ont bien peur de briser le bateau dans les roches, mais ils n'aiment guère non plus rester au large en pareille condition. Nous abordons sans accident. Le poste de York est devant nous, derrière la pointe sur laquelle nous prenons pied. Nous nous décidons *à marcher jusqu'au poste.* Traversant les marais, puis quelques touffes de saules, nous arrivons sur la rivière et apercevons le poste en haut de la rivière à quelque 6 ou 7 milles de distance.

Nous pensons souvent à Mgr. O. Charlebois qui eut tant de misère à franchir cette distance en 1914. La boue, la glaise, les roches, les troncs d'arbres, que sais-je? Le P. Pioget souffrait bien plus que moi, parce que ses souliers, trop grands et secs, lui avaient mis les pieds au vif. Nous arrivons enfin à neuf heures du soir, après trois heures de cette promenade, agrémentée de maringouins, naturellement. La goëlette de la Cie est là à l'ancre prête à partir, non pour Churchill mais pour Severn, *180 milles* au sud de York-Factory. *Alors nous passons douze jours dans l'attente et l'anxiété.* Le "Nascopie" doit arriver à Churchill le 10 Août; le 14 nous étions encore à York-Factory. Chaque minute de retard peut nous faire manquer le bateau.

Enfin le 14 nous partons. Le mal de mer nous fait oublier nos inquiétudes à propos du "Nascopie". *La* goëlette saute, roule comme une folle. Nous couchons sur le pont, passons le 15, fête de *l'Assomption, un peu à la manière de quelqu'un qui a fait la noce la veille et se trouve pas* bien dans son assiette. C'est encore le mal de mer, mais on a vu pire. Le soir, nous arrivons à Churchill. Rien dans le port, pas de "Nascopie". Quelques Esquimaux nous apprennent que le vapeur n'est pas encore arrivé. Le lendemain, 16, nous l'attendons toute la journée, mais en vain. Le 17 au matin, nous étions encore au lit, quand il est signalé; à 10 heures nous allons à bord. Il va sans dire qu'une fois dans le port, nous sommes fort bien. Il vente fort, mais *on ne ressent pas le moindre* mouvement. Le port est des meilleurs qu'on puisse imaginer. Les travaux de déchargement commencent vite et vont bon train. Tout le monde est de bonne humeur, plein de vie et de gaieté.

Nous avons eu de mauvaises nouvelles des Esquimaux du sud de Chesterfield. Pendant qu'autour de la mission, nos gens vivaient de graisse et de moëlle, les Esquimaux du nord de Churchill jeûnaient cruellement. Un *bon nombre* sont morts de faim. *Combien?* Il est difficile de le savoir. On parle de 30, 40 où même 60. Ce que j'ai pu savoir, c'est qu'il y a au moins huit familles entières, car les Esquimaux disent que huit maisons de neige ont disparu, c'est-à-dire les habitants de huit maisons. Tant mieux, s'il n'y avait qu'une famille par maison!

Mercredi 21 *août*.—Les travaux de débarquement sont finis et nous allons partir. Il vente fort ces jours-ci, c'est une chance pour nous d'avoir beau temps maintenant. S'il fait beau, nous devrons être à Chesterfield après-demain. Il est vrai, nous n'irons pas si vite qu'à l'habitude parce que le "Nascopie" *doit remorquer deux bateaux-côtiers montés par des Esquimaux* de Chesterfield Inlet *qui retournent* chez eux. Ils sont *en mer depuis* le 4 juillet. Les vents contraires, le calme, la glace leur ont fait perdre du temps. Il leur faudrait encore bien près d'un mois de voyage d'ici Chesterfield, vu que maintenant les vents du sud sont bien rares. Le steamer va les remorquer, et ils en sont bien heureux.

Nous, nous sommes très heureux d'être bientôt au terme de ce voyage. C'est toujours mal commode d'être chez les autres et en chemin. Une fois chez nous, nous saurons à quoi nous occuper; nous aurons nos gens et nous serons à eux.

Au retour du steamer, je vous enverrai juste un mot pour vous faire savoir que nous sommes arrivés et comment nous avons trouvé la maison.

Bonjour à tout le monde et bénissez-nous tous les deux.

A. TURQUETIL, O. M. I.

PRINCE-ALBERT

Inauguration des établissements Burns

Samedi matin, l'abattoir et la fabrique de conserves de la compagnie Burns ont été inaugurés et l'on a commencé à abattre les animaux. Cinq cents bœufs de choix attendent dans les cours pour être tués et préparés pour l'expédition. L'installation est des plus modernes, absolument irréprochable au point de vue de l'hygiène. La compagnie achète tous les animaux sans distinction, y compris la volaille.

L'inauguration des établissements Burns est un événement de marque pour Prince-Albert, qui se trouve ainsi doté d'un très important marché aux animaux.

Une fois les usines complètement terminées, elles emploieront environ 150 personnes.

Alfred Roberts est accusé du meurtre de Sadie Mae Mulvihill

A la suite du verdict du jury chargé de l'enquête dans l'affaire du meurtre de la jeune Mulvihill, Alfred Roberts a été formellement accusé d'être l'auteur du crime.

Il admet avoir été dans les environs le jour de la disparition de la jeune fille, mais soutient qu'il ne l'a jamais rencontrée. De nombreux témoins l'ont vu sur la route, en voiture, avec la victime. Quelques-uns l'ont vu et lui ont parlé à l'endroit même où a été commis le crime, pendant que la jeune fille se trouvait dans le buggy. Tous l'ont parfaitement reconnu à l'enquête, lui et son cheval.

Roberts subira son procès à la prochaine session de la cour, en novembre.

Mgr Forbes

S. G. Mgr Forbes, évêque de Joliette était de passage la semaine dernière à Prince-Albert, l'hôte de S. G. Mgr Pascal. Il nous a fait l'honneur d'une visite à nos bureaux. Le distingué prélat parcourt l'Ouest pour la première fois. Il se rend jusqu'à la côte du Pacifique et reviendra par les Etats-Unis. Il est accompagné de son secrétaire, M. l'abbé Désy.

—Les amateurs de musique de la ville viennent de mettre sur pied une organisation musicale qui se propose de donner des concerts en faveur des oeuvres patriotiques.

—La campagne de souscriptions en faveur des tentes catholiques pour l'armée a rapporté environ $1,200.

—La délégation envoyée à Régina pour conférer avec les représentants des porteurs d'obligations de la ville est revenue sans avoir réglé définitivement les difficultés. Les négociations seront reprises. Le gouvernement provincial a refusé de garantir les obligations d'après le plan de reconstruction projeté.

—M. J. B. Kernaghan, le quincaillier bien connu, est heureux d'annoncer au public franco-canadien qu'il a maintenant un employé de langue française d'expérience dans la personne de M. Bertrand.

DUCK LAKE, Sask.

Duke Lake entre dans le mouvement. On fera ici sa part pour l'œuvre des "Abris de l'armée". Un comité a été formé pour faire la collecte à domicile en faveur de cette entreprise catholique pour le confort physique et moral de nos soldats au front.

Ce comité a pour président M. H. Mitchell, maire du village, et M. J. E. Dionne en est le secrétaire. Une demi-douzaine des notables de la place, sans distinction, de race ou de croyance, ont accepté de faire partie de ce comité, mettant leurs personnes et leurs autos au service de cette belle cause.

—Les battages *battent* leur plein. Il est trop tôt encore pour annoncer le résultat. Chose certaine cependant, c'est que les fortes gelées de juillet et de ces derniers temps ont sensiblement modifié le rendement, en quantité et en qualité. Ce qui n'empêche pas qu'il s'est déjà vendu du No. 2, ce qui n'augure pas si mal.

—M. Desjarlais et son épouse retournent dans l'Est après quelques semaines en visite parmi nous, les hôtes de M. G. Gervais.

—Un bon vieux citoyen vient de nous quitter dans la personne de M. Louis Lemeunier, qui va chercher un repos bien mérité sous un climat plus doux. Arrivé il y a six ans, il achetait une terre près du village au prix de $1200.00; sa fille étant mariée et sa femme décédée l'an dernier, il a vendu sa propriété à son voisin, M. J. Fauchoux, pour le double du prix d'achat.

—Nos écoles sont rouvertes et pleines d'enfants avides de savoir. Plusieurs suivent le cours supérieur, 9ème et 10ème grades, dont quatre institutrices venues de l'Est pour se perfectionner dans la connaissance de l'anglais: Mlles Rhéaume, Couture, Collin et Marchand. Bienvenue à ces courageuses jeunes filles qui viennent nous prêter main-forte pour la conservation de nos traditions franco-catholiques aux avant-postes de l'Ouest.

Baptêmes: M. et Mme H. Gauthier, un fils, George-André. Parrain, Edmond Betemps; marraine, Marie Amiot.

—M. et Mme Frs. Perret, une fille, Rose-Alma. Parrain et marraine, M. et Mme B. Perret, grand'parents de l'enfant.

—M. et Mme Isidore Doucette, un fils, J. Moise-Raymond. Parrain et marraine, M. et Mme M. Courchêne, grand'parents de l'enfant.

STE. MARTHE Sask.

LE JARDIN

Au sage conseil de faire un beau et grand jardin, M. le curé a eu soin d'ajouter l'exemple. D'abord un jardinet fécond a surgi bien vite de la brousse: combien gracieux autour du presbytère!

Puis un champ d'expérience où des spécimens de la Trappe et d'Indian Head ont donné de bons résultats. Plusieurs d'entre nous, moins fortunés, pourrions en dire quelque chose avec reconnaissance.

On comprend enfin combien est agréable et avantageux un jardin près de la maison!.. Telles familles ne vivent que de jardinage et de laitage: et elles ne s'en portent que mieux, (sans parler d'économie domestique).

Du reste, ils ont une saveur particulière, les légumes qu'on a cultivés soi-même...

On a parlé d'un concours paroissial!.. Dans ce cas, il mérite bien une attention spéciale, le beau et grand jardin de Mme et M. H. Descelles, seuls, déjà vieux et infirmes. On signale aussi ceux de Mmes Beauregard, A. Descarby, Gagnon P. Grimard, Hudon F. Fleury, E. Fidler, Frafard, Lamoureux, Perreault etc.

D'aucuns ont fourni des *primeurs* à Rocanville et Welwyn, et beaucoup font des réserves précieuses pour l'hiver, même de concombres!

Tant mieux! L'élan est donné, qu'il serve de leçon aux retardaires, pour l'an prochain.

Une convertie à l'horticulture.

LAC LA BICHE, ALTA.

Nous avons du très beau temps depuis la fin d'août. Aussi les fermiers des environs en profitent pour finir de couper leurs foins.

—Plusieurs lots ont été achetés dans le village Lac La Biche, la semaine dernière. D'abord M. P. Ouellet, propriétaire de l'Hôtel Cécile, s'est acheté un lot pour agrandir sa cour. M. Beaudry, nouvellement fixé dans le village, a acheté deux lots. Il est le propriétaire de l'écurie de louage de M. Cadieux, qui est retourné sur sa ferme avec sa famille pour le temps des récoltes et a l'intention de nous revenir au printemps. M. Morin Boulanger s'est procuré deux nouveaux lots. Deux Chinois, qui sont venus visiter la place, il y a quelques jours, ont décidé de bâtir un gros restaurant à l'automne. Il y a beaucoup d'étranger tout le temps cet été: les hôtels sont remplis et souvent il n'y a pas assez de place.

—Les affaires sont très bonnes depuis le printemps, et plusieurs nouvelles familles viennent se fixer ici, prévoyant que cette nouvelle place va faire un bon centre pour les affaires avant peu.

—MM. U. Limoges et A. Bérubé, marchands, ont fait un voyage à Edmonton la semaine dernière pour les achats d'automne et d'hiver.

MARCHE AUX BESTIAUX de Prince-Albert (P. Burns & Co.

MARDI 24 SEPTEMBRE 1918

Bouvillons de choix à partir de 1,200 livres	13c
Bons bouvillons de boucherie de 1,100 à 1,200 livres	11c à 12c
Bouvillons de boucherie moyens de 900 à 1000 livres	9c
Bouvillons à engraisser	9 à 9½
Bouvillons maigres	6 à 8½
Génisses de choix	8 à 9
Bonnes génisses de boucherie au-dessous de 1000 livres	7 à 8c
Vaches de choix au-dessous de 1000 livres	8 à 8½
Vaches moyennes	6 à 8
Bœux de choix	8 à 8¾
Bœux communs	5½ à 8
Verrats de choix	8 à 9
Verrats communs	5½ à 6½
Pores	18
Veaux	7 à 9
Béliers	12 à 12½
Brebis	10½ à 11¼
Agneaux	13 à 14

Le marché aux grains Winnipeg

AVOINE—	
No. 2 C. W.	88
ORGE—	
No. 3 C. W.	105
No. 4 C. W.	100
LIN—	
No. 1 N. W. C.	431½

Prince Albert

BLE—	
No. 1 nord	203
No. 2 nord	198
No. 3 nord	193
No. 4 nord	176
No. 5 nord	143
AVOINE	85c
ORGE	$100 à $1.40
FOIN la tonne	$10.00 à $15.00
MOULEE, 100 lbs	$1.55
SON 100 lbs	$1.85
BEURRE, la livre	40c
OEUFS, la douz	40c
CAROTTES, le minot	$1.20
NAVETS, le minot	$1.00
POULET, la livre	35c
PORC, la livre	20c
MOUTON, la livre	25c
BOEUF, la livre	16c
AGNEAU, la livre	28c
VEAU, la livre	18
POMMES DE TERRE, 8 livres	25c

La mort de M. Laurent Bougère, député conservateur du Maine-et-Loire, porte à 58 le nombre des sièges vacants au Palais-Bourbon.

Le premier ministre Martin passe la semaine dans le district de Yorkton où il visite les écoles ruthènes et assiste à une exposition scolaire.

PETITES ANNONCES

Vingt-cinq mots ou moins, 25 sous. Un sou par mot supplémentaire. Quatre insertions pour le prix de trois. La copie devra être écrite très lisiblement et être accompagnée du prix de l'annonce.

A VENDRE—Un quart de section de section de bonne terre, avec maison, étables, grainerie, deux bons puits. Une partie clôturée pour pâturage. 3½ du village de Howell.
Prix $2,700, $1,000 comptant. Roulant de ferme et chevaux à vendre séparément. Joseph Péronze, Howell, Sask. 27-30

A VENDRE—A Domas, Sask. 3 lots et une construction aménagée servant actuellement de magasin général. Pour tous renseignements supplémentaires s'adresser au seul propriétaire, Charles Dupont, Fenn, Alta. 27 8[illegible]

GOUVERNANTE FRANÇAISE—On demande, pour deux enfants, une gouvernante ayant la prononciation française de France. Pas nécessaire de parler l'anglais. S'adresser à H. W. Haskamp, Flanagan Hotel, Saskatoon.

ON DEMANDE—Un jeune garçon pour aider un cordonnier. Bonne occasion pour apprendre un métier. S'adresser à C. Courtois, 71, rue de la Rivière, Prince Albert, Sask. 29-2

PENSION—Un jeune homme demande à prendre pension dans une famille privée. S'adresser au Patriote. 29

UN COMPTABLE d'expérience ferait de la comptabilité pendant ses heures de loisir à Prince-Albert. S'adresser au Patriote. 29

BARBIER: On demande un barbier d'expérience, parlant l'anglais et le français. Salaire de $20 par semaine et plus en raison de la valeur de l'homme. Emploi permanent. S'adresser à Casier 3, Patriote de l'Ouest, Prince Albert, Sask. 29-2

ÉVANGILE

Le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte

S. Mathieu, XXII.

EN ce temps-là, Jésus continuant de parler en paraboles, dit aux princes des prêtres et aux Pharisiens: Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités; mais ils refusèrent d'y venir. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire à ceux qui étaient invités: J'ai préparé mon festin; j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce qui avait été engraissé: tout est prêt, venez aux noces. Mais, au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne et l'autre à ses affaires; quelques-uns se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les tuèrent. A cette nouvelle, le roi, irrité, envoya ses troupes extermina les meurtriers, et brûla leur ville. Il dit à ses serviteurs: Le festin des noces est prêt; mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes; allez donc dans les places publiques, et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Les serviteurs parcoururent les rues, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi, étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale. Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Et cet homme ne répondit rien. Alors le roi dit à ses serviteurs: Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dehors dans les ténèbres: c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

Toute âme qui paraît devant Dieu en état de grâce est sauvée; au contraire, toute âme qui se présente au jugement "sans la robe nuptiale", c'est-à-dire la grâce, cette âme est condamnée pour l'éternité. Evitons donc le péché, surtout le péché grave. A cette condition, même s'il y a peu d'élus, comparativement à ceux qui sont appelés, nous serons sauvés.

Le dimanche du vieux forgeron

Sois béni, vieux dimanche! Je te dois les saintes joies de ma vie. Quand j'avais lavé à grande eau, sur ma figure et mes bras, la suie de la forge, quand j'avais pris mes beaux habits et que, rasé de frais, j'allais, ma bonne femme au bras, à la messe de paroisse, j'étais plus heureux qu'un roi.

Je n'ai pas souvenance d'avoir, le dimanche, donné un coup de marteau, ni un coup de lime. Lorsque survint notre cinquième enfant, et que le pain fut si cher que ce fut quasi la famine, je me levais deux heures plus tôt, et je me couchais deux heures plus tard et j'arrivais à la moisson prochaine, sans avoir travaillé le dimanche.

Le grand Monsieur de notre bourg entra un dimanche dans ma boutique, et me dit: "Forgeron, mon cheval est déferré des deux pieds de derrière, et je veux aller à la chasse, mets-toi à la forge au plus vite."

Je réponds: "Monsieur, vous me donneriez votre château avec les terres qui y tiennent que je ne ferrerais pas aujourd'hui votre cheval. Je n'ai qu'une âme et je ne veux pas la perdre". Le Prieur de Sainte-Marie connut cette réponse et il affirma qu'un Pape l'avait faite autrefois à un empereur. C'est tout de même chose étonnante.

Comment peuvent faire ceux qui, après avoir sué et peiné pendant six jours, travaillent encore le dimanche? Leur cœur est donc de pierre et leurs muscles d'acier, qu'ils n'aient besoin de prière, ni de repos?

Je me souviens maintenant, qu'un dimanche matin, j'ai travaillé une heure, mais c'était pour clouer le cercueil de Gertrude, notre voisine. Et c'est, hélas! un travail qui ne peut point se remettre.

Je laisse trois fils en vie: Jacques, le tisserand; Pierre, qui a épousé la fille du meunier; Eloi, qui héritera de la forge.

Mes fils m'ont promis par serment de ne jamais travailler le dimanche.

S'ils venaient à manquer à leur promesse, je crois que mes os le sentiraient sous terre et que mon âme en éprouverait du chagrin, même dans la gloire du paradis.

Mon Dieu, si ça ne contrarie pas vos projets et que ça ne dérange personne, faites-moi mourir un dimanche.

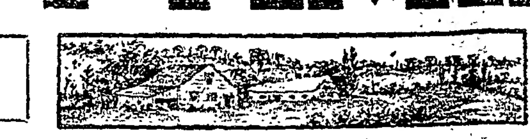
Vieux dimanche, sois béni!

Louis VEUILLOT



EN FAMILLE

Le bien de tous par l'effort de chacun



LE FOYER
C'est là que se rythme le cœur d'un peuple

Mes impressions

Les beaux jours des moissons ont ramené parmi nous bon nombre de conscrits. Tout heureux de respirer une fois encore cette atmosphère de liberté et d'indépendance, il se sont mis avec ardeur aux travaux des champs. Que les jours semblent fuir auprès de ceux qu'on aime! Quelques moments encore et ils devront quitter parents et amis, pour marcher sur les pas de ces nobles Canadiens français, qui, depuis le début de cette guerre terrible, combattent si vaillamment au-delà des mers. Puisse le Ciel les protéger et nous les ramener un jour sains et saufs!

Victimes d'un devoir cruel, ils sont arrachés à la tendresse des leurs, au foyer qui réclame leurs soins, pour aller dépenser là-bas, sur un sol étranger, la vigueur de leur jeunesse. Encore, leur sait-on gré de tous ces sacrifices?

Comme prix de leurs peines, ils ne recueillent souvent que des injures ou du mépris. On feint d'ignorer l'héroïsme sur lequel on compte, puisqu'on ne saurait se passer de leur concours.

Cette injustice n'est pas la seule que nous, Canadiens français, avons à subir. Chaque jour nous en révèle d'autres non moins monstrueuses. Ne désespérons pas pourtant de la victoire finale de notre cause.

Si la souffrance est, pour un temps, notre partage, nous avons foi en un Dieu bon qui entendra nos prières et fera bientôt justice à chacun de nous.

CANADIENNE,

Dollard, Sask.

La Terre

C'est toujours une surprise pour moi de voir, dans un pays agricole comme le nôtre où les cultivateurs ont une si belle histoire, que l'agriculture ne soit pas plus en honneur et les habitants plus conscients de la grandeur de leur état. Plusieurs d'entre eux croient se hausser dans la société en devenant épiciers. Des filles de ferme se vantent, comme d'une ascension, d'être devenues filles de magasins. J'en ai vu regarder avec dédain une ancienne compagne des champs, parce que leur père avait échangé sa ferme pour une auberge.

C'est une de nos maladies sociales et cela fait pitié. Est-ce donc une honte de rester fidèle à l'agriculture, condition normale de l'humanité? de travailler plus immédiatement en collaboration avec Dieu, dont la pluie féconde les champs et dont le soleil mûrit les moissons? Le Christ n'a-t-il pas choisi la campagne pour y travailler pendant trente ans? et n'est-ce pas sous l'aspect d'un jardinier qu'il s'est montré à Madeleine, au matin des gloires de la résurrection.

Louis LALANDE, S. J.

Le rôle de la femme

Partout où se trouve la femme, qu'elle soit religieuse, institutrice, fille, épouse ou mère, elle a pour mission d'éclairer les intelligences, de réchauffer les cœurs pour y faire germer les bons sentiments, de diriger les volontés pour les porter au bien.

Nous reconnaissons aisément aux autres l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'expérience, de la beauté; mais la supériorité du jugement, nous ne la cédons à personne.

Montaigne.

* * *

Discuter avec le devoir, c'est être vaincu.

* * *

L'amitié réconciliée est une plaie mal fermée. Lamartine.

* * *

..Que de fois l'allégresse et le deuil nous arrivent ensemble. V. Hugo.

À une jeune institutrice

QUE votre amitié a l'oreille fine, mon amie Berthe! Elle entend les désirs qui n'osent s'exprimer. Qu'elle est ingénieuse et touchante, votre amitié, petite Berthe! J'ai tant souhaité revoir ces scènes que, depuis hier, mes yeux ravis contemplent.

Toutefois, les horizons d'âme que votre lettre me découvre sont plus charmants que les paysages familiers évoqués par votre pinceau magique. Le cœur qu'elle me révèle rayonne plus que le soleil qui les dore.

Vous avez raison, Berthe. L'enseignement est, avant tout, un apostolat, et votre vocation est l'un des plus utiles et des plus nobles qui soient. Si toutes les institutrices avaient, comme vous, le bonheur de le comprendre, combien cette conviction n'adoucirait-elle pas l'austérité de leur tâche et n'en consolerait-elle pas les déboires! Ne répète-t-on pas chaque jour, —et l'expérience le prouve— que "l'avenir appartient à celui qui forme la jeunesse" et que "l'idée qui régnera dans l'avenir, c'est l'idée qu'on répand à l'école".

C'est pourquoi, chère amie, en bonne petite Canadienne française que vous êtes, vous ne vous contenterez pas de faire de votre école un foyer de science et de vertu, vous voudrez encore qu'intensément y vibre la note patriotique.

Quel thème que l'héroïsme sans cesse renaissant, les sacrifices sans cesse renouvelés de nos ancêtres sublimes! C'est par eux, avec la grâce de Dieu, que notre nationalité a mérité de vivre. C'est aussi une leçon de patriotisme et de vaillance que la lutte qui se continue toujours pour la défense de notre foi et la sauvegarde de notre culture latine. N'est-ce pas là, sous nos yeux, la continuation du miracle canadien célébré, jadis, avec tant d'éloquence par M. Barrès? Vous devez le redire, avec émotion et fierté, à vos petits élèves.

Quand, déroulant, à la lumière qui jaillit de nos origines et de notre histoire, le secret de notre destinée, vous leur ferez comprendre la mission glorieuse et providentielle de notre race sur la terre d'Amérique, oh, alors, vous verrez, —et votre âme en sera délicieusement émue— la flamme du plus noble orgueil illuminer ces petites prunelles d'enfants, et tous ces jeunes cœurs éclateront d'amour!

Et plus d'un, peut-être, qui vous écoutera, son regard plongeant dans l'avenir, et prévoyant les luttes futures, promettra d'être à jamais fidèle au drapeau sous lequel vous l'aurez enrôlé. Il promettra, pour le défendre comme ses pères, de résister toujours aux sollicitations de la flatterie comme à la crainte des menaces.

Et vous avez vous-même, petite Berthe, glorieusement servi la patrie canadienne.

ANNETTE SAINT-AMANT.

LA BONNE MÉNAGÈRE

Pour être heureux en ménage

"Ne vous trompez jamais l'un l'autre même dans les plus petites choses. Un petit mensonge, un seul mensonge a troublé déjà des existences conjugales bien avant vous: une cause infime produit quelquefois les effets les plus grands. Ne vous croisez pas les bras et ne vous asseyez pas sans rien faire: la paresse est le fauteuil du diable, l'oisiveté est la mère de tous les vices. Ne vous éloignez pas trop de la maison. Un coeur vaut mieux que tout l'or du monde. Bien des mariages commencent par une claire matinée et finissent par une tempête de neige. Et pourquoi? Parce que le jeune couple ne cherche pas à se plaire après le mariage autant qu'avant le mariage. Cherchez à vous aimer sans oublier de mettre le bon Dieu de la partie. N'épuisez pas tout votre amour en un jour, n'oubliez pas que le mariage a des lendemains et même des surlendemains. Economisez, comme l'on peut dire, du chauffage pour l'hiver. Examinez bien ce que veut dire ce mot: ma femme. L'épouse est la foi vivante de son mari; il doit lui confier la clef de son coeur comme il lui confie celle de sa caisse. Quant à la femme, qu'elle n'oublie pas que l'honneur de la maison est remis à sa garde, que le bonheur intérieur dépend d'elle. Pensez-y! Et vous aussi, messieurs, soyez des maris fidèles et de bons pères de famille. Conduisez vous de façon que vos femmes vous estiment et vous aiment".

On a pu dire, auprès d'une tombe, il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend; on peut dire après la lecture de certains livres: il ne m'entend pas, et pourtant il me répond.

Mme Swetchine

RECETTES

Flan au pain.— 3 tranches de pain beurré, 4 œufs, ½ de tasse de sucre, 1 pinte de lait. Battez les œufs sans les séparer; ajoutez le sucre et ensuite le lait. Quand le sucre est dissous, mettez le mélange dans le plat à cuire avec les tranches de pain, le côté beurré en haut. Faites cuire dans un fourneau modérément chaud jusqu'à solidification. Servez froid. Ce flan est excellent pour le souper des enfants.

Flan aux patates.— 4 patates de bonne grosseur, 1 pinte de lait, 1 cuillerée à thé de canelle, 4 œufs, ½ tasse de sucre, le quart d'une muscade râpée. Pelez les patates, lavez-les et râpez vivement dans le lait. Battez les œufs complets, ajoutez-y le sucre puis jetez dans le lait. Ajoutez la canelle et la muscade et mettez le tout dans le plat à cuire; faites cuire jusqu'à solidification ou environ 45 minutes.

CREME AU CAFE—Faites du café très fort, mélangez une chopine de lait et procédez pour les œufs et la cuisson comme pour la crême au chocolat.

CREME A LA VANILLE—Mettez bouillir dans le lait un bon morceau de vanille et suivez la méthode précédente..

De Lévis.

PETITS CONSEILS

ECONOMISONS

1o. Ne tranchez que la quantité de pain requise pour chaque repas.

2o. Ramassez les miettes du pain que vous coupez et conservez-les dans un bocal qui n'est pas hermétiquement fermé afin d'éviter la moisissure. Elles pourront servir soit comme chapelure, soit pour épaissir les sauces, la soupe, etc.

3o. Prenez un peu moins de beurre que vous ne le croyez nécessaire. Vous en aurez probablement assez.

4o. Si vous mettez du sucre dans votre thé ou votre café, n'en laissez pas une cuillerée au fond de votre tasse.

5o. Mangez lentement, mastiquez bien. Vous exigerez ainsi moins de nourriture et vous ne vous en trouverez que mieux!

6o. Employez pour la soupe ou les sauces l'eau de cuisson des légumes, du riz, du macaroni.

7o. Ne laissez pas tremper le savon dans l'eau. Ramassez les petits morceaux et mettez les dans un sac. Vous vous en servirez à l'occasion pour faire une eau savonneuse.

8o. Ne sucrez les fruits qu'après la cuisson.

Aux institutrices

O vraiment j'approuve fort que vous soyez maîtresse d'école. Dieu vous en saura bon gré, car il aime les petits enfants, les anges des petits enfants aiment d'un particulier amour ceux qui les élèvent en la crainte de Dieu, et qui instillent en leurs tendres coeurs la sainte dévotion, comme au contraire Notre Seigneur menace ceux qui les scandalisent de la vengeance de leurs anges.

St. François de Sales.

La fraternité

Le laboureur m'a dit en songe: Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème.
Le tisserand m'a dit: Fais tes habits toi-même,
Et le maçon m'a dit: Prend la truelle en main.

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle:
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur, et qu'au jour où nous sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

SULLY PRUDHOMME.

Le Coin des Enfants

La fleur que j'aime

J'aime toutes les fleurs parce qu'elles sont les enfants gâtés du ciel.

Rien ne manque à ces créatures divines. Ni la brise qui leur parle et les agite, ni le papillon qui voltige de l'une à l'autre, ni l'abeille qui butine et se nourrit de leur suc embaumé.

J'aime toutes les fleurs parce qu'elles donnent un enseignement plein de douceur et de vérité.

Quand je me baisse pour cueillir la violette aussi bien cachée qu'elle est odorante, je pense que le mérite modeste peut de même se faire jour..

Lorsque j'admire la blanche marguerite toute belle dans sa simplicité, toute parée de son unique corolle, mais si fine, si dentelée, je me dis: Pourquoi être coquette?...

La rose qui s'élève en arbuste magnifique et imposant, qui embaume sans nous fatiguer, qui se laisse cueillir sans s'effeuiller me fait rêver à la beauté accessible, bonne et généreuse.

Je cultive toutes les fleurs toujours par amour pour l'œuvre de Dieu; aussi pour continuer un cours de morale pratique.

Cet amour général ne m'empêche pas d'en préférer une par-dessus toutes les autres. Ma fleur préférée exhale les plus doux parfums; elle est pure comme le lis, belle comme la rose, simple comme la violette des champs. Ma fleur aimée possède toutes les qualités, toutes les perfections, aussi je la cultive avec un soin jaloux. Et cette fleur que je préfère à toutes les autres: c'est la fleur de l'amitié.

Juliette Therrien.

St. Paul des Métis.

Mes petits amis m'écrivent...

Castor, Alta.

Chère Mademoiselle,

Je voudrais bien vous raconter un peu la visite récente à Castor de Mgr l'Archevêque d'Edmonton; mais je vais vous parler encore de sa visite d'il y a deux ans, car c'était pour moi un plus beau jour encore, celui où j'ai eu le bonheur de recevoir le Sacrement de Confirmation avec mes deux petits frères, Lucien qui avait huit ans, et Joseph qui en avait six et moi neuf.

Nous avons eu le matin à 8 heures la messe de la première Communion que nous avons reçue des mains de Monseigneur.

Lucien et moi nous l'avons renouvelée, et Joseph a fait sa première Communion privée. A deux heures de l'après-midi nous avons eu la cérémonie de la Confirmation à laquelle nous avons été confirmés tous les trois.

Il faisait ce jour-là un temps magnifique qui donnait plus d'éclat à la fête.

Nous étions heureux alors, non pas seulement moi, à cause de mes beaux habits blancs, et mes petits frères de leurs brassards blancs; mais parce que nous avions le bon petit Jésus dans notre cœur, lui qui aime tant les petits enfants.

Ma marraine était venue ce jour-là pour assister à la confirmation, elle avait été marraine pour mon baptême et ce jour-là, marraine pour ma confirmation. J'ai choisi le nom de Marie, mon frère Lucien a choisi le nom de Louis et Joseph celui de Pierre. Ce n'est pourtant pas qu'il ait la prétention de nous ouvrir la porte du Paradis; mais je pense qu'il veut honorer ce grand saint pour qu'il nous ouvre une grande porte, car nous sommes huit: papa, maman, nous trois dont je vous parle, puis il y a Maurice qui a quatre ans, Marie-Rose qui a trois ans et petit Louis deux ans.

Nous sommes donc six petits Canadiens, mais papa et maman sont Français, ils sont venus au Canada il y a douze ans.

J'aurais bien voulu vous écrire plus tôt mais je n'ai pas pu parce que à l'école on se préparait beaucoup pour la visite de Monseigneur qui est venu le 2 juillet dernier.

Au revoir, chère Mademoiselle. A bientôt encore une autre lettre.

Inutile de vous dire combien nous aimons la page des enfants sur le *Patriote*.

Votre petite amie,

Josephine Revol (11 ans)

Domrémy, Sask.

Chère Mademoiselle,

Je suis un petit Canadien, très intéressé dans *le Coin des enfants*. Je suis un écolier de la Province de Québec.

On quittait Breakeyville, le quatre de Mai pour venir résider sur une ferme dans ce beau pays de la Saskatchewan. Nous trouvons cela bien joli de voir ces beaux champs de blé. Nous demeurons voisins de notre oncle Huard dans la maison de notre cousin. Moi et mes petits frères et sœur nous allons tous les dimanches chez notre oncle chanter au piano avec nos cousins. Nous allons à la messe en auto avec eux aussi.

Je vais vous parler de mon instituteur. Il est bien gentil pour nous autres. L'autre jour, il nous a fait un beau pique-nique. Nous étions vingt-quatre enfants. Nous avons eu beaucoup de jeux bien intéressants. Il nous a donné des fruits et des bonbons.

J'espère de vous écrire encore et je vous en dirai plus long.

Votre tout dévoué

Oliva Laverta (10 ans)

Domrémy, Sask.

Ma chère Mademoiselle,

Je vous écris cette petite lettre pour vous montrer que je ne vous oublie pas. Je vais à l'école tous les jours et j'aime bien cela. Je suis dans le deuxième livre en anglais et dans le premier en français. Je suis âgée de huit ans. Nous sommes treize à la maison. Nous avons un beau jardin à l'école. Il y en a quatre qui viennent à l'école avec moi. Nous avons eu la visite de M. l'inspecteur l'autre jour, il a trouvé que nous avions bien lu notre lecture. M. l'instituteur donne des images pour celui qui sait bien son catéchisme, j'en ai eu une la semaine passée.

J'ai un beau petit chat à la maison. Je l'appelle "Minou". Il aime bien à jouer avec moi, mais je le trouve paresseux. Il dort souvent pendant la journée.

Votre petite amie,

Joséphine Ethier (8 ans)

Domrémy, Sask.

Bien chère Mademoiselle,

Vous nous invitez à vous écrire, vous êtes très aimable de nous encourager de même. Je suis âgé de huit ans. Je vais à la classe pour apprendre à lire et à écrire correctement. Notre instituteur nous enseigne l'anglais, le français et notre catéchisme. Nous l'aimons beaucoup.

Nous avons eu un pique-nique Samedi. Nous nous sommes bien amusés. Nos parents sont venus avec nous autres. Ils étaient invités par notre instituteur, qu'accompagnait sa sœur Mademoiselle Annette Houle. J'ai gagné un prix pour les différentes courses que nous avons eues. J'ai aussi déclamé et chanté en français.

Nous avons été rendre une visite à notre aimable curé, M. Chauvin, il nous a fait cadeau de belles images, à moi et à mes petits frères et soeurs. Nous avons une très belle église à Bellevue, il y a beaucoup de monde à la messe le dimanche. Moi j'y vais tous les dimanches et je prie pour que la guerre finisse.

Votre petit ami dévoué,

Jules Laverta (8 ans)

Domrémy, Sask.

Ma chère Mademoiselle,

Je prends ce petit moment à moi pour vous montrer, malgré que je sois âgée de neuf ans, ce que je puis faire en français. Je suis heureuse de dire que je suis une petite Canadienne française née dans ce pays. J'aime bien l'école, je suis dans le troisième grade en anglais et le deuxième en français. Nous avons eu un joli pique-nique à l'école, samedi passé. Nous avons eu beaucoup de plaisir. M. Houle nous a donné des bonbons et des fruits que j'ai bien aimés. Nous avons aussi reçu des rubans comme souvenir de la fête. Je me suis bien amusée avec ma poupée ce jour-là. Nous avons chanté et déclamé avec les autres enfants. Comme vous savez j'aime bien à chanter et à déclamer.

Mon père est occupé à faire ses foins, il espère commencer à couper la semaine prochaine.

Je termine cette petite lettre. Je serais bien contente de vous connaître Mademoiselle.

Votre petite amie,

Parmélia Ethier (9 ans)

St-Paul des Métis, Alta.

Mademoiselle,

Une petite place dans le "Coin des Enfants" pour ma petite composition: "*La fleur que j'aime*".

L'écriture n'est pas très élégante, mais votre bon cœur me pardonnera bien, quand vous saurez que ma main tremble de fatigue d'avoir manié le manche de la fourche; car je vous dirai: comme je suis l'aînée de la famille j'aide mon papa, durant le temps des foins. Il faut bien économiser tous les sous qu'on peut car tout notre blé est gelé. Aussi je travaille avec plaisir. Il est si bon notre papa, il sait nous rendre le travail si doux par toutes sortes de petites anecdotes qui nous instruisent tout en nous faisant rire.

Nous sommes onze enfants tous pleins de santé.

Puis-je me dire votre petite amie?

Juliette Therrien (14 ans)

Une fillette qui manie avec un égal entrain la fourche et la plume, voilà certes qui n'est pas banal. Je félicite Mlle Juliette de son double travail, et je la remercie de son intéressant envoi.

Mes petits correspondants de Domrémy apprennent eux aussi à mêler l'utile et l'agréable, et à jouir doublement d'un plaisir qui est une récompense. Continuez, mes chers petits amis, à bien profiter des bons enseignements que vous recevez: c'est la meilleure manière de reconnaître le dévouement de ceux qui se dépensent pour vous.

Qui a gagné le prix

Une petite amie qui va être bien surprise de se trouver ici, c'est, je n'en doute pas, Mlle Josephine Revol (11 ans) de Castor, Alta. Se consolera-t-elle du long retard, et d'une première déception, peut-être, en voyant que son charmant récit lui vaut le prix pour la meilleure lettre publiée dans le Coin des Enfants *pendant le mois de septembre? Sincères félicitations à ma gentille correspondante.*

La Directrice.

Le péril protestant

Ce qu'en dit l'abbé Wetterlé, ancien député d'Alsace-Lorraine au Reichstag.—Le programme du protestantisme prussien est le même que celui de nos Orangistes. —Bismarck ne voulait lui aussi qu'"un peuple, une patrie, une religion".

Les catholiques des pays neutres n'apprécient pas à sa juste valeur le péril protestant.

Qu'ils veuillent donc bien se rappeler les entreprises des sociétés évangéliques en Posnanie et en Bohême avant 1914. De l'aveu même des "Hakatistes", la germanisation des provinces polonaises de la Prusse était synonyme de protestantisation. C'est avec le plus grand soin que les "colonisateurs", qui dépensèrent en vingt ans 700 millions de marks pour acheter des terres polonaises et les mettre à la disposition de cultivateurs allemands, recrutaient ces derniers dans les régions protestantes de l'est, afin de créer des centres de propagande religieuse.

Le clergé polonais s'en était alarmé et c'est à lui qu'on est redevable de la création de banques nationales, qui permirent aux indigènes catholiques de racheter leurs terres. C'est alors que commença cette persécution, aussi cruelle qu'ingénieuse, qui devait atteindre son apogée quand le parlement prussien vota la loi monstrueuse de l'expropriation pour cause de suspicion nationale.

En Bohême nous voyions, à la même époque travailler, avec des fonds énormes, la "*Los-von-Rom-Bewegung*" (Mouvement en faveur de la séparation de Rome), société puissante, dont les centres d'action se trouvaient à Leipzig et à Berlin. D'où venait l'argent? De la Fédération évangélique d'Allemagne, [illegible] Evangelischer Bund), qui s'était donné pour mission de convertir au protestantisme les Tchèques, sujets de l'empire voisin. Pourquoi ces sacrifices? Parce que, en Bohême, le catholicisme se confondait avec l'antigermanisme, parce que Prague était devenu le foyer le plus ardent de résistance aux Hohenzollern protestants, parce que chaque Tchèque qui abjurait la foi de ses ancêtres devenait partisan de la grande Allemagne.

Les catholiques allemands le savent [illegible] ceux qui, dans leur [illegible], se plaignent constamment d'être écartés des fonctions publiques et d'être systématiquement [illegible] dans leurs affaires par [illegible] engagés confessionnels. Le protestantisme n'est plus, de l'autre côté du Rhin, une religion positive, est devenu un syndicat professionnel, s'il nous est permis d'employer cette expression. Le [illegible] protestant ne se [illegible], le commerçant ou un artisan [illegible]. Il faut avoir vécu dans ce milieu haineux, étroit, [illegible] confessionnalisme jusqu'à ses plus désastreuses conséquences, pour se rendre compte du danger que courrait le catholicisme, si, d'aventure, l'*Evangelischer Bund* déjà tout-puissant en Prusse, venait à dominer l'univers.

Guillaume II est le *summus episcopus* du protestantisme officiel, il ne faut pas l'oublier. Pendant la guerre, pour faire une concession passagère aux catholiques de son empire et surtout à ceux de l'empire voisin, il a pu prendre un conseiller catholique dans la personne du baron de Hertling; mais ce n'est là qu'une mesure provisoire. Les conservateurs prussiens ne cessent d'attaquer le chancelier, non point parce que sa politique leur déplaît, mais parce qu'il est catholique.

Que demain l'Allemagne soit victorieuse, que sa domination soit désormais incontestée, et en Autriche-Hongrie, et dans les Balkans, et dans les anciennes provinces catholiques de la Russie, son œuvre de protestantisation systématique reprendra immédiatement, avec des moyens plus efficaces et avec une méthode plus rigoureuse.

Le triomphe de la Prusse serait aussi celui du protestantisme, ne nous y trompons pas. Bismarck avait déjà fait ce rêve prodigieux: "Un peuple, une patrie, une religion". Et il avait essayé, au lendemain de la guerre de 1870-71, de le réaliser pratiquement, en déchaînant le "*Kulturkampf*" et en favorisant le vieux catholicisme. Si l'Allemagne asservissait le monde, ses successeurs sauraient reprendre cette politique désastreuse et ils auraient des moyens plus efficaces pour la faire aboutir.

Dans la lutte gigantesque qui vient de s'engager, comment sont répartis les belligérants? Dans un camp, la catholique Belgique, l'Italie et la France avec leurs majorités écrasantes de fidèles soumis au Souverain-Pontife; l'Angleterre et les Etats-Unis, où le catholicisme jouit des plus larges libertés; la Serbie, qui, à la veille de la guerre, avait, malgré l'opposition de l'Autriche, conclu un concordat avec le Saint-Siège. Dans l'autre camp, la Prusse protestante dominant les Etats du Sud et maîtresse de l'Autriche-Hongrie, où les nationalités slaves, presque entièrement catholiques, demandent leur autonomie surtout pour pouvoir mettre leur foi religieuse à l'abri des attaques ouvertes ou sournoises du protestantisme. [illegible] les Magyars de Hongrie sont beaucoup plus prussianophiles que les Autrichiens, c'est précisément parce que le plus grand nombre d'entre eux appartiennent à la religion calviniste, ce que généralement on ignore. La plupart des chefs du pangermanisme viennois sont d'ailleurs également protestants.

Les catholiques neutres se rendent donc, sans le vouloir, complices des plus grands persécuteurs de leur foi religieuse. Si les Alliés triomphent, qu'arrivera-t-il? Nous aurons une grande Pologne catholique, une grande Bohême catholique, une grande Serbie, où, par suite du retour à leur pays des Bosniaques, des Herzégoviniens et des Croates, les catholiques seront en majorité, une Autriche catholique affranchie du joug protestant de la Prusse. En Allemagne où la faillite du pangermanisme confessionnel sera en même temps celle de la doctrine de Luther.

Voilà ce qu'on ne saurait trop répéter à ceux qui, dans leur aveuglement, s'obstinent à faire crédit à l'Allemagne, parce que son souverain a toujours à la bouche le nom de son "Vieux Dieu", et qui ne se rendent pas compte que ce Dieu n'est pas celui que tous les chrétiens adorent, mais celui que le "peuple-roi" a fait à son image et confisqué pour son usage personnel.

Ce ne sont pas seulement les libertés civiques qui sont en jeu c'est encore, avant tout, la liberté religieuse. Les persécutions à caractère confessionnel sont de toutes les plus redoutables. Les catholiques allemands en ont fait la rude expérience. Qu'on épargne ces cruelles épreuves, que le protestantisme triomphant rendrait encore plus terribles, au reste du monde!

STATISTIQUE INSTRUCTIVE

Petite statistique plus instructive qu'un long article et à laquelle les Boches ne peuvent rien répondre.

Il y avait, en 1914, dans l'armée française, 171 généraux et 1100 officiers originaires d'Alsace et de Lorraine.

En dépit d'une politique de germanisation intensive, l'armée allemande ne comptait que 12 officiers issus des provinces annexées.

Inutile d'ajouter que les renégats compris dans ce mauvais petit chiffre étaient unanimement méprisés par tous les Alsaciens-Lorrains.

Richard

"Richard!" Et je descends prestement du train, pénétré par le charme —plutôt rare dans la Saskatchewan— d'un nom aux syllabes françaises.

Je m'attendais bien à y trouver quelques habitations disséminées, ici et là, dans la plaine, et l'indispensable élévateur des petits villages de l'Ouest. Songez donc, à peine quatre ans d'existence pour un bourg! Pouvais-je m'attendre à autre chose?

Et voilà qu'à peine débarqué, je vois se dresser devant moi quatre de ces immenses réservoirs à grain, sortes de greniers d'abondance dont le nombre a coutume d'être une échelle de prospérité pour les différents endroits. Puis le village m'apparaît, tout frais dans sa blancheur, et déconcertant par son étendue réelle, comparée à celle que lui forgeait mon imagination. Magasins, hôtel, banque, habitations au nombre d'une trentaine, le tout sillonné par quelques rues et dominé par le clocher d'une église... J'étais émerveillé. Autre plaisir qui s'ajoute aux autres: celui de me faire répondre en français par un jeune homme auquel je demandais ma voie.

Et je me dirige vers la demeure de M. Emile Richard, fondateur de la jeune paroisse qui porte son nom. C'est là que je goûte à plein cœur la douceur de l'hospitalité et de l'intimité.

Là, auprès de ce vrai pionnier qu'est M. Richard, je me suis renseigné sur nombre d'hommes et d'événements du passé dont l'évocation offre toujours tant de charmes. Là, j'appris bientôt que le vigoureux auteur d'Acadie, Edouard Richard, après avoir vécu quelques mois chez le cousin Emile, était mort sous son toit en 1904. Et de quoi n'avons-nous pas parlé?...

Il me semble que Richard est appelé à devenir une de nos fortes paroisses canadiennes-françaises de la Saskatchewan; d'ailleurs, c'est bien l'espoir que nourrit son fondateur, qui a déjà fait plusieurs démarches pour y amener des nôtres en aussi grand nombre que possible. Pour ma part je souhaite ardemment qu'il y réussisse, car la paroisse a été jusqu'ici un des principaux facteurs de notre survivance; et plus nous en aurons de prospères, meilleures seront nos chances de survie.

VICTOR.

Le premier cheval canadien

On rapporte que le premier cheval qui est venu au Canada est mort d'ennui. Importé de France à Québec le 25 juin 1647, pour le gouverneur, M. de Montmagny, il avait déjà cessé de vivre en 1650. Seul au pays, il ne manquait pourtant pas de besogne pour se distraire: il paraît que son propriétaire le prêtait volontiers un peu à tout le monde.

Ce n'est que quinze ans plus tard qu'il eut des successeurs sur la terre canadienne.

UN BOUTON ELECTRIQUE SUR LES ORTEILS

Où il est dit pourquoi un cor fait tant souffrir et que le couper le fait grossir

Pressez un bouton électrique et vous établissez un courant. Quand votre chaussure presse contre un cor les racines aigues de celui-ci appuient sur un nerf très sensitif et vous subissez un choc douloureux.

Au lieu de tailler les cors, ce qui ne peut que les faire grossir, entrez chez un pharmacien et demandez un quart d'once de freezone. Cela coûte peu et enlevera assurément n'importe quel cor ou calus. Quelques gouttes appliquées sur un cor douloureux fait disparaître la douleur instantanément, et en peu de temps le cor se dessèche et lève, avec la racine, sans douleur. Le freezone est inoffensif et n'irrite jamais les tissus de la peau. 2

Pour les Cultivateurs

Brillantes perspectives pour l'élevage

M. W. C. Sutherland, un grand éleveur de la Saskatchewan et de l'Ontario, déclarait récemment: "Le moment approche sans aucun doute où l'Europe aura besoin des chevaux et des bêtes à cornes pur sang de ce pays pour reconstituer ses troupeaux épuisés par la guerre".

Il est certain que les animaux canadiens seront en grande demande à la fin des hostilités et les prix en seront beaucoup plus élevés qu'il y a quelques années.

Les pays d'élevage en Europe —le Danemark, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Allemagne— ont considérablement réduit leurs troupeaux. Ils seront obligés de s'adresser à l'Amérique pour avoir des reproducteurs, sans quoi il se passerait un grand nombre d'années avant qu'ils puissent replacer leurs troupeaux à leur grandeur normale. Même en se procurant chez nous une bonne quantité d'animaux de race, ils ne pourront d'ici longtemps se livrer comme autrefois au commerce de la viande et des produits laitiers.

Les fermiers du Canada n'ont jamais eu une plus belle occasion de se livrer à l'élevage des animaux de toutes sortes. Les conditions qui existent actuellement en Europe les favorisent grandement et ces conditions ne peuvent changer en un jour. Les premiers navires qui ramèneront de France les soldats canadiens et américains transporteront, à leur retour, des bêtes à cornes et des chevaux pour l'élevage, et le mouvement continuera tant qu'il y en aura à vendre ici. Le boeuf, le mouton, le porc et les produits laitiers trouveront également, pendant nombre d'années, un marché tout prêt et très avantageux. "Cultivateurs, ne craignez pas d'augmenter vos troupeaux.

L'avoine a souffert de la gelée

D'après les rapports du ministère de l'Agriculture à Régina, presque toute l'avoine tardive dans la province a été endommagée par la gelée les 9, 10 et 11 septembre; le blé, par contre, n'a pour ainsi dire pas souffert. La moisson est terminée et les battages se font un peu partout. La main-d'oeuvre est rare en plusieurs districts. Le sous-ministre de l'Agriculture déclare qu'on a besoin de plus de 2000 hommes dans la province pour les battages.

Le foin du nord prend le chemin du sud

Grâce aux arrangements faits par le gouvernement et les compagnies de chemin de fer pour le transport à leurs frais du foin nécessaire dans le sud de la province, de grandes quantités en sont transportées journellement. Jusqu'à présent, plus de 4.500 tonnes de foin du nord ont pris le chemin du sud. Bien que certains fermiers ont déjà emmené leurs troupeaux dans le nord, la plupart décident de les garder chez eux.

Le prix du blé de Québec

Le bureau des contrôleurs du grain a décidé qu'à partir du 16 septembre jusqu'au 30 juin 1919, le prix du blé de Québec no 2 serait de $2.26 le minot, en magasin à Montréal; le no 1, trois sous de plus; le no 3, quatre sous de moins. Le blé d'hiver sera payé cinq sous de plus que les prix fixés ci-dessus.

Celui qui les nourrit tous

Un voyageur revenant d'un tour de monde racontait avoir vu quelque part une toile très ancienne, où, à la demande de quelque grand du jour, un représentant de chacun des états, professions ou métiers, avait été invité à peindre une figure allégorique quelconque, représentant cet état, cette profession ou ce métier, et à écrire quelques mots, pour en faire connaître les mérites et l'exalter. En tête de la toile, le premier, comme toujours, un avocat était venu tracer l'emblême si bien connu de la justice, cette balance tenue par une femme portant un bandeau sur les yeux, et, sous cet emblême, il avait écrit: "Moi, je fais les lois et les applique. Je suis chargé de l'administration de la justice, gardien du droit, défenseur de la veuve et de l'orphelin".

Plus bas, un notaire avait écrit: "Moi, je remplis un rôle pacifique autant que parfait. Je représente l'honnêteté. Je suis le détenteur de l'honneur et de la fortune des familles."

Plus bas encore, un médecin, au-dessous du pilon traditionnel, avait écrit: "Moi, je donne mes soins à ceux qui souffrent. Je les soulage dans leurs douleurs. Je personnifie le dévouement. Ma science est indispensable à l'humanité."

Au-dessous, un commerçant avait écrit: "Moi, je tiens dans mes mains la fortune des nations. Sans le commerce, la civilisation et le progrès n'auraient pu avancer."

Sous une épée, un soldat avait écrit: "Moi, je représente le courage et la vaillance. Je défends mon pays, je donne au besoin mon sang et ma vie pour mes concitoyens."

Enfin, tout au bas de la toile, le dernier, comme toujours, un pauvre cultivateur, de sa main calleuse et durcie par le travail, avait tracé une charrue et, sous cet emblême de sa profession, il avait écrit ces simples mots: "Moi, je nourris tout ce monde-là."

Un homme sur ses gardes

Le fait assez extraordinaire d'un vieillard de 93 ans, qui part en voyage et apporte avec lui son baptistère de crainte d'être inquiété par les agents fédéraux chargés de rechercher les insoumis à la loi du service militaire semblerait une bonne blague si nous n'en avions pas eu la preuve ce matin, avec l'arrivée à Québec d'un vieux et brave cultivateur de St-Henri-de-Taillon, Lac St-Jean, M. Louis Larouche.

M. Larouche, qui malgré son grand âge, est encore aussi alerte qu'un jeune homme de 20 ans, est parti seul de chez lui, pour faire le voyage à Québec. Il est venu expressément pour voir d'abord l'un des plus grandes merveilles du monde, le pont de Québec, et ensuite assister à l'exposition.

M. Larouche est âgé de 93 ans. La loi du service militaire ne l'atteint pas, mais comme il a sans doute entendu dire ou vu par les journaux que les agents fédéraux commettaient quelques fois des "petites erreurs", il ne voulut prendre aucun risque et eut la précaution de se munir, avant de partir de chez lui, de son extrait de baptême, pour le produire au besoin.

M. Larouche porte aussi son certificat d'enregistrement national.

—(*Le Soleil*)

Le commerce des lapins en Australie

Les lapins, qui étaient jusqu'ici le fléau de l'Australie et, dans des proportions moindres, du sud des Etats-Unis, sont maintenant une source de revenus des plus avantageuses; ils aident en même temps à gagner la guerre en augmentant les approvisionnements de vivres.

Des dépêches officielles que l'on vient de recevoir à Washington disent que la Chambre de commerce anglaise vient de donner une commande de 600,000 caisses de lapins écorchés; ceci représente le nombre de 21,600,000 lapins, qui, après qu'ils auront été tués et apprêtés, produiront 36,000,000 de livres de viande.

Jusqu'ici, les lapins étaient envoyés sans être écorchés; mais on a dû changer ce mode d'expédition à cause des nombreux inconvénients qui en résultaient dans les hôpitaux anglais, lorsqu'il s'agissait d'enlever la peau. Aujourd'hui le commerce de ces peaux est très florissant en Australie; mais les difficultés de transport causent beaucoup d'embarras.



FEUILLETON DU PATRIOTE

JEAN RIVARD
LE DÉFRICHEUR
RÉCIT DE LA VIE RÉELLE

No 25 Par A. GÉRIN-LAJOIE

Quoiqu'ils ne fussent arrivés qu'au commencement de juin, ils avaient déjà défriché plus de cinq arpents de terre presque entièrement semés en légumes.

M. Landry apprit en même temps à Jean Rivard que plusieurs autres familles de Grandpré se préparaient à venir s'établir le long de cette route solitaire.

Ces nouvelles réjouirent le cœur de notre héros. Il remercia cordialement M. Landry de sa visite inattendue et le pria de prendre le souper avec lui dans sa modeste habitation. De son côté, M. Landry était tout étonné des progrès que Jean Rivard avait faits en si peu de temps, et de l'apparence de prospérité qu'offrait déjà son établissement. Il le complimenta beaucoup sur son courage, et sur le bon exemple qu'il donnait aux jeunes gens.

Les deux défricheurs se séparèrent les meilleurs amis du monde; et comme M. Landry inspirait à Jean Rivard la plus haute estime par son air d'honnêteté et ses manières simples, celui-ci se proposa bien de cultiver son amitié et celle de ses fils.

Il ne tarda pas d'ailleurs à recevoir aussi la visite de ces derniers qui, après avoir fait connaissance, venaient souvent, à la *brunante*, fumer la pipe à sa cabane. Ils étaient constamment de bonne humeur et s'amusaient infiniment des drôleries incessantes de Pierre Gagnon qui leur raconta sous mille formes différentes, en y ajoutant chaque jour quelque chose de nouveau, les petites misères et les embarras que son maître et lui avaient eu à essuyer durant les premiers mois qu'ils avaient passés seuls au milieu des bois.

Les relations du voisinage s'établirent facilement.

Lorsqu'il n'eut plus rien autre chose à dire, Pierre Gagnon raconta à sa façon, pour l'amusement de ses voisins, les histoires de Robinson Crusoé, de Don Quichotte et de Napoléon qui l'avaient tant intéressé lui-même durant les longues soirées de l'hiver précédent. Sa mémoire le servait si bien, sa manière de conter était si pittoresque, si originale qu'on l'écoutait toujours avec plaisir.

Pour l'attirer à la maison, la mère Landry avait coutume de lui dire:

"Pierre, si vous continuez à venir nous voir comme ça, je finirai par vous donner ma fille Henriette.

—Ça n'est pas de refus, répondait joyeusement Pierre Gagnon, en faisant un clin-d'oeil à la grosse Henriette qui partait aussi d'un éclat de rire.

On le voyait toujours à regret reprendre le chemin de Louiseville, et pendant une heure encore on s'amusait à répéter ses drôleries.

Si dans la famille du colon, le courage et la persévérance sont les principales qualités de l'homme, il n'est pas moins important que la gaîté soit la compagne constante de la femme.

Sans ces deux conditions, l'existence du défricheur n'est qu'ennui, misère et pauvreté.

XVI.

UNE AVENTURE

Mais avant de passer plus loin, disons une aventure qui fit époque dans la vie de Jean Rivard, et que lui-même encore aujourd'hui ne peut raconter sans émotion.

Vers la fin du mois d'août, nos défricheurs étaient occupés à l'abattage d'un épais taillis de merisiers, à quelque distance de leur habitation, lorsqu'il prit fantaisie à Jean Rivard d'aller aux environs examiner l'apparence d'un champ de sarrasin qu'il n'avait ensemencé qu'au commencement de l'été. Il marchait en fredonnant, songeant probablement au résultat de sa prochaine récolte et à tout ce qui pouvait s'en suivre, lorsqu'il aperçut tout à coup à quelques pas devant lui un animal à poil noir qu'il prit d'abord pour un gros chien. Jean Rivard, surpris de cette apparition, s'arrêta tout court. De son côté, l'animal occupé à ronger de jeunes pousses, releva la tête et se mit à le regarder d'un air défiant, quoique ne paraissant nullement effrayé. Jean Rivard put voir alors, aux formes trapues de l'animal, à sa taille épaisse, à son museau fin, à ses petits yeux rapprochés l'un de l'autre, à ses oreilles courtes et velues, qu'il n'avait pas affaire à un individu de l'espèce appelée à si bon droit l'ami de l'homme; et quoiqu'il n'eût encore jamais vu d'ours, cependant ce qu'il en avait lu et entendu dire ne lui permettait pas de douter qu'il n'eût devant lui un illustre représentant de cette race sauvage et carnassière.

L'ours noir n'est pourtant pas aussi féroce qu'on le suppose généralement; la mauvaise habitude qu'ont les nourrices et les bonnes d'enfant d'effrayer leurs élèves en les menaçant de la dent des ours fait tort dans notre esprit à la réputation de cet intelligent mammifère. Il est presque inouï qu'un ours noir s'attaque à l'homme: il ignore ce que c'est que la peur, mais il se borne à se défendre. Ce n'est même que lorsqu'il souffre de la faim et qu'il ne trouve pas de substance végétale à sa satisfaction qu'il se nourrit de chair animale.

Il est toutefois une circonstance où la rencontre de l'ours femelle peut être dangereuse: c'est lorsqu'elle est accompagnée de ses jeunes nourrissons. Aucun animal ne montre pour ses petits une affection plus vive, plus dévouée. Si elle les croit menacés de quelque danger, elle n'hésite pas un instant à risquer sa vie pour les défendre.

Toute la crainte de Jean Rivard était qu'il n'eût en effet rencontré dans cet animal aux allures pesantes une respectable mère de famille. Dans ce cas, sa situation n'était pas des plus rassurantes. Son anxiété se changea bientôt en alarme lorsqu'il vit remuer dans les broussailles, à une petite distance de l'ours, deux petites formes noires qui s'avancèrent pesamment, en marchant sur la plante des pieds, et qu'il reconnut de suite pour deux jeunes oursons. En voyant ses petits s'approcher, la mère, levant de nouveau la tête, regarda Jean Rivard. Ses yeux flamboyaient. Jean Rivard sentit un frisson lui passer par tout le corps. Ne sachant trop que faire, il résolut d'appeler son compagnon: il se mit à crier, autant que le lui permettait son émotion: Pierre! Pierre!.... Mais il entendait dans le lointain la voix de son homme chantant à tue-tête, en abattant les branches des arbres:

Quand le diable en devrait mourir
Encore il faut se réjouir. (*bis.*)

Pierre, tout entier à son travail et à sa chanson, n'entendait rien.

La position de Jean Rivard devenait de plus en plus critique. Il songea à son couteau à gaîne et porta timidement la main vers le manche; mais la mère ourse qui épiait ses mouvements se mit à grogner en laissant voir à notre héros six incisives et deux fortes canines à chacune de ses mâchoires. Quoique brave de sa nature, cette vue le glaça d'effroi; il sentit ses jambes trembler sous lui. Il n'osait plus faire le moindre mouvement de peur d'attirer l'attention de son ennemie.

L'ourse ne bougeait pas, mais semblait prendre une attitude plus menaçante. Au moindre mouvement de ses petits elle paraissait prête à se lancer sur notre malheureux jeune homme.

Jean Rivard profitait bien des intervalles où Pierre Gagnon cessait de chanter pour l'appeler de nouveau, mais l'émotion altérait tellement sa voix qu'il ne pouvait plus guère se faire entendre à distance. L'idée lui vint de s'éloigner, et pour mieux se tenir sur ses gardes, de partir à reculons: il se hasarda donc timidement à lever un pied et à le reporter en arrière, tout en tenant ses yeux fixés vers sa redoutable adversaire.

L'ourse ne parut pas d'abord faire attention à ce mouvement.

Il fit encore un autre pas en arrière avec le même bonheur; il eut une lueur d'espérance; il pensa involontairement à sa mère et à sa Louise, il lui sembla les voir prier Dieu pour lui, et une larme lui monta aux yeux.... Il se croyait déjà sauvé, lorsqu'un des malheureux oursons, voulant probablement jouer et s'amuser comme font la plupart des petits des animaux, s'avisa de courir vers lui. De suite la mère leva la tête en poussant un hurlement affreux qui retentit dans la forêt comme un immense sanglot, et d'un bond se lança vers Jean Rivard....

(*A Suivre*)

Une circulaire orangiste sur la question des langues

Les Orangistes et les Sons of England poursuivent leur agitation fanatique.— L'anglais seul médium d'instruction.— Un système d'école publique élémentaire unique.— Aucune population n'a le droit de faire instruire ses enfants dans une langue autre que l'anglais.— Des "privilèges", mais pas de "droits".— Le français langue étrangère.

Nous donnons ci-dessous la traduction d'une circulaire des "Sons of England" et de la "Loyal Orange Association" de Saskatoon dont plusieurs milliers d'exemplaires sont distribués en ce moment à travers la province.

"D'ici peu, une session de la législature de la Saskatchewan sera convoquée et aura à considérer les divers problèmes de réforme dans notre système scolaire provincial. Nous pouvons déclarer avec preuves à l'appui que le problème le plus vital.—la base même sur laquelle repose le bien futur de cette province—est considéré actuellement et sera réglé du point de vue de la partisannerie politique, à moins que les hommes et les femmes qui placent le pays avant la politique ne se réveillent et ne fassent savoir au gouvernement de Régina"

"Qu'ils sont résolus à ne pas mettre l'anglais dans le creuset, pour donner un os à ronger à aucune de notre population de langue étrangère.

"Que l'anglais seul sera enseigné dans toute école élémentaire de la province.

"Que l'anglais sera le seul médium d'instruction.

"Ne vous laissez pas égarer par les trompeuses affirmations que étant donné que la question a été portée devant les grandes conventions des conseillers municipaux, des commissaires d'école et autres, aucune autre action n'est nécessaire; telle n'est pas la vérité.

"Quelques semaines seulement après notre dernière convention de 1918, l'un de nos soi-disants chefs déclarait: "Nous devons mettre le tout dans le creuset" et nous savons qu'il est nécessaire, pour quiconque ayant à coeur les vrais intérêts de son pays, de faire tout en son pouvoir pour empêcher cette insidieuse suggestion d'être réalisée.

"L'ex-président Roosevelt, écrivant dans le *Metropolitan Magazine* du mois d'août, nous dit que nous ne devons pas avoir de trait-d'union dans notre citoyenneté, que "la guerre nous a montré d'une façon bien frappante le danger de permettre que notre population soit séparée dans le domaine des origines et des langues." Il nous dit que "nous serons coupables de folie criminelle si nous manquons d'insister pour obtenir l'unificaton complète et consommée de notre population."

"Ceci peut être fait seulement au moyen de nos écoles publiques élémentaires.

"Ceci ne peut jamais être accompli tant que nous n'aurons pas un système d'école publique élémentaire unique pour toute la province.

"Ceci ne peut jamais être accompli tant que l'anglais ne sera pas la seule langue enseignée dans chaque école élémentaire, tant que l'anglais ne sera pas le seul médium d'instruction.

"Ceci ne peut jamais être accompli si nous tolérons toute folie criminelle du creuset.

"Ceci ne peut jamais être accompli tant qu'il y aura une échappatoire grâce à laquelle les enfants pourront être instruits dans une langue étrangère, avec un idéal étranger, et qu'on leur donnera seulement des leçons d'anglais.

"Si l'on permet l'enseignement du français ou de toute autre langue étrangère, même comme une leçon, chacune des nombreuses nationalités représentées dans la province aura parfaitement le droit, en justice, d'espérer le même privilège.

"Ceci ne peut jamais être accompli s'il y a un compromis, quel qu'il soit, sur cette question.

"Aucune population de cette province n'a le "droit" de faire instruire ses enfants dans une langue autre que l'anglais. Certains "privilèges" ont été accordés naguère par notre législature provinciale, et beaucoup de gens, de ce fait, ont été délibérément trompés quand on leur a dit que ces "privilèges" étaient un "droit". On a abusé et l'on abuse encore de ces privilèges: on s'en sert pour priver notre population de l'idéal canadien et de l'usage de la langue anglaise.

"Nous savons que des hommes font tout en leur pouvoir pour mettre le gouvernement sous la fausse impression qu'il existe un sentiment prononcé en faveur du bilinguisme.

"Ils font tout ce qui est possible pour discréditer l'opinion de nos conseillers municipaux, de nos commissaires d'école, des Grain Growers, des Vétérans de la Grande Guerre et des nombreux autres corps de citoyens loyaux, hommes et femmes, sur cette question des langues.

"Ils se moquent du danger de laisser notre population divisée par les différences d'origines et de langues.

"Ils veulent que leurs enfants restent toujours des "citoyens à trait d'union".

"Est-il vrai, comme on l'a déclaré, que cette réforme urgente, ce devoir que nous devons à notre pays ne sera pas accompli à cause de la paresse intellectuelle ou de l'indifférence de la population de langue anglaise de cette province? Nous ne le croyons pas: mais la population de langue anglaise doit se rendre compte qu'il lui faut se réveiller et que ne rien faire est mal faire. Nous devons nous rappeler et nous rendre compte qu'il y a des milliers de nos concitoyens de naissance étrangère qui désirent et attendent cette réforme".

La circulaire se termine par un appel à porter la question, de manière aussi efficace que possible, devant les différents membres de la législature et devant le gouvernement provincial au moyen de résolutions passées par les organisations locales.

Des prêtres aviateurs en France

Nous lisons dans l'*Echo de Paris*:

Il n'existe naturellement pas dans notre armée aérienne d'"escadrille ecclésiastique", mais on pourrait facilement en former une. Les éléments ne manqueraient pas. Une douzaines de prêtres, en effet, servent dans l'aviation. La qualité, non plus, ne ferait point défaut, car, parmi eux, il y a plusieurs "as".

Citons d'abord le plus fameux, le lieutenant-abbé B..., champion de la lutte contre les saucisses (il en a descendu dix, officiellement homologuées). C'est un brave qui a une peur, toutefois: c'est que sa célébrité ne devienne trop éclatante. Avant d'être soldat, il n'était qu'un séminariste studieux et timide. Il est devenu un héros, tout naturellement, sans s'en douter, et lui qui avait rêvé de vivre loin du monde, il s'effare un peu à l'idée qu'on parle de lui, même sur le mode dithyrambique. Il continue, d'ailleurs, à aimer l'étude, et de même qu'autrefois il rougissait lorsqu'on lui parlait de ses succès scolaires, il se trouble aujourd'hui quand on fait allusion à ses exploits.

N. D. L. R.—Le prêtre aviateur dont il est fait mention ci-dessus est un cousin des frères Soury-Lavergne, de Meyronne et de Ponteix, Sask.

Le charbon lignite de la Saskatchewan

A différentes reprises nous avons entretenu nos lecteurs des mines de charbon lignite que renferme le sud de la Saskatchewan et de l'exploitation que viennent de commencer à en faire les autorités provinciales de Régina et de Winnipeg. Un rapport récemment publié par M. A. B. MacAllum, président administratif du Bureau National des recherches industrielles, fournit à ce sujet d'intéressants détails.

Il y appert, écrit M. Ernest Bilodeau dans le *Devoir*, que l'une des solutions proposées au danger qui nous menace, cet hiver, et qui peut devenir permanent d'ici quelques années, réside dans les 57 millions de tonnes de lignite que contient à elle seule la Saskatchewan et dont on pourrait tirer chaque année une somme de combustible suffisante pour toutes les provinces de l'ouest. Le premier résultat d'un pareil arrangement serait de libérer pour le Québec et l'Ontario des 4 ou 5 millions de tonnes d'anthracite, que ces deux provinces achètent annuellement des Etats-Unis et dont le Manitoba et la Saskatchewan prennent une partie à peu près égale au déficit redouté cette année.

Plus tard, on pourrait en venir à chauffer le pays tout entier, pour peu que les Etats-Unis nous missent dans cette obligation, ce qui est dans le domaine du possible. Il faudrait pour cela utiliser l'anthracite de l'Alberta, qui est plutôt du "semi-anthracite", nous apprend le rapport, et le bitumineux de la région du Crow's Nest, qui ne paraît pas toutefois donner satisfaction à la population qui importe comme nous de l'anthracite américain, puis les lignites répandus en abondance dans le sous-sol de la Saskatchewan et du Manitoba. Nous en possédons à la quantité de 70 pour cent du combustible canadien et 12 pour cent du combustible universel. C'est ici que le mot inépuisable peut s'employer sans exagération flagrante.

Seulement le charbon lignite n'a pas une grande valeur à l'état naturel. Il contient trop d'humidité, parfois jusqu'à 40 pour cent, et si on le laisse à sécher à l'air, par contre, il tombe en poussière et s'embrase mal. Dans la fournaise privée, il fait trop de fumée et encrasse les tuyaux: finalement, l'eau qu'il contient à l'état primitif le rend lourd et par conséquent coûteux à transporter, et de plus sa production en unités de chaleur n'est que de 6 à 8,000, tandis que l'anthracite donne de 11 à 13,000. Voilà les données du problème posées. Le sous-comité du conseil de recherches les a étudiées et a présenté les conclusions suivantes qui ont été soumises au conseil privé:

Les lignites de la prairie canadienne peuvent être carbonisés à basse température, donnant ainsi un résidu utile de 40 à 50 pour 100, lequel peut être mis en briquettes (le terme anglais est *briquetted*) avec l'addition d'une petite quantité de goudron ou d'un sous-produit de sulphite. Avec deux tonnes de lignite brute, on peut donc produire une tonne de briquettes combustibles équivalant à peu près à la même quantité d'anthracite. Le prix de vente au public serait de 7 piastres la tonne sur place, avec augmentation selon la distance pour les villes éloignées; ainsi ce serait $10 à Régina et $11 à Winnipeg. La fabrication ayant lieu à l'extrémité ouest de la Saskatchewan, les gouvernements de cette province et du Manitoba y ont établi conjointement des usines de fabrication expérimentale. En tous cas, le problème de l'anthracite se trouverait résolu pour les provinces de l'Ouest, ce qui libérerait plusieurs centaines de milliers de tonnes pour le Canada central, et au besoin celui-ci pourrait aussi se chauffer aux briquettes, comme bien des pays d'Europe.

Le citron blanchit et embellit le teint

Vous pouvez faire pour presque rien une lotion de toilette pour le visage, le cou, les bras et les mains

Pour ce que vous coûte un petit bocal de crème de toilette ordinaire vous pouvez préparer un gros quart de pinte de cette lotion merveilleuse qui adoucit et embellit le teint. Il suffit de presser deux citrons frais et de mettre le jus dans une bouteille contenant trois onces d'"orchard white". Il faut prendre soin de filtrer le jus de citron dans un linge fin pour qu'il ne reste pas de morceaux et cette lotion se gardera fraîche plusieurs mois. Toute femme sait que le jus de citron sert à blanchir et à enlever les *taches de rousseur, à relever le* teint pâle ou jaune, et que c'est l'idéal pour adoucir, blanchir et embellir le teint.

Essayez-le. Procurez-vous trois onces d'"orchard white" chez le *pharmacien et deux citrons chez* l'épicier puis faites vous un quart de pinte de cette lotion aromatique au citron et servez-vous en tous les jours comme massage pour le visage, le cou, les mains et les bras. C'est merveilleux pour adoucir les mains devenues rudes et gercées. 2

Liste de terres à vendre pour les taxes

Date de la vente: 19 novembre 1918

Municipalité de Saint.Louis, No. 431 — **Province de la Saskatchewan**

Avis est par les présentes donné que les terres ci-après décrites seront offertes en vente pour arrérages de taxes au village de Hoey, samedi le 9 novembre 1918, à une heure p. m., à moins que ces arrérages et les frais aient été payés plus tôt.

Les dites terres sont annoncées dans la "Saskatchewan Gazette edu 30 septembre, le "Herald" et le "Patriote" de Prince-Albert du 25 septembre 1918.

Daté à Saint-Louis, le 16 septembre 1918.

L. SCHMIDT,
Secrétaire-trésorier, M. R. 431

DESCRIPTION DE LA PROPRIÉTÉ

Quart de Sec.	Sec. (Lot)	Canton (Bloc)	Rg (Subdiv.)	Mér.	Arrérages Municipaux (comprenant surtaxes) et arrérages d'écoles d'après 1913 seulement	Arrérages de revenu supplémentaire	Arrérage total	Frais de publicité	Arrérage total et frais
SE	2	[illegible]	25	2	15.75	3.59	49.34	50	49.84
NE	5	44	25	2	9.68	....	9.68	50	10.18
NO	7	[illegible]	25	2	14.98	1.73	16.71	50	17.21
SE	12	44	25	2	140.96	2.10	143.06	50	143.56
NO	15	44	25	2	26.45	....	46.45	50	46.95
NO & S½	19	44	25	2	128.95	5.19	134.14	50	134.64
NO	23	44	25	2	10.80	....	10.80	50	11.30
NO	25	44	25	2	85.08	....	85.08	50	85.58
N½	33	44	25	2	51.84	3.46	55.30	50	55.80
SO	35	44	26	2	42.94	1.73	44.67	50	45.17
NE & O½	17	44	26	2	95.22	5.12	100.34	50	100.84
NE	21	43	27	2	20.37	....	20.37	50	20.87
SO	21	43	27	2	16.82	....	16.82	50	17.32
NE	22	43	27	2	18.54	....	18.54	50	19.04
NE	23	43	27	2	25.97	1.69	27.60	50	28.16
SE	24	43	27	2	17.34	1.49	18.83	50	19.33
SO	24	43	27	2	14.04	1.61	15.65	50	16.15
SE	28	43	27	2	24.70	....	24.70	50	25.20
SO	32	43	27	2	9.29	....	9.29	50	9.79
Tout	3	44	27	2	138.59	6.92	145.51	50	146.01
S½	4	44	27	2	49.77	3.46	53.23	50	53.73
NO	6	44	27	2	25.92	1.73	27.65	50	28.15
SE	6	44	27	2	17.88	1.73	19.01	50	19.51
NO	7	44	27	2	25.92	1.73	27.65	50	28.15
SO	7	44	27	2	20.09	1.73	21.82	50	22.32
NE	9	44	27	2	16.59	1.73	18.32	50	18.82
SE	12	44	27	2	24.79	1.73	26.52	50	27.02
SO	14	44	27	2	29.03	1.73	30.76	50	31.26
Tout	15	44	27	2	126.94	6.92	133.86	50	134.36
		2	4		9.04	....	9.04	50	9.54
NE	24	43	28	2	89.80	1.51	91.31	50	91.81
Lot	6	42	1	3	19.58	1.58	21.16	50	21.66
Lot	19	42	1	3	13.70	1.28	14.98	50	15.48
Lot	20	42	1	3	15.67	1.46	17.13	50	17.63
NO	1	44	1	3	20.55	....	20.55	50	21.05
Lot 2 St Laurent					34.93	3.65	38.58	50	39.08
Lot 3 St Laurent					26.72	....	26.72	50	27.22
Lot 5 St Laurent					12.27	....	12.27	50	12.77
Lot 18 St Laurent					20.51	....	20.51	50	21.01
Lot 24 St Laurent					29.34	....	29.34	50	29.84
Lot 28 St Laurent					27.70	1.76	29.46	50	29.96
Lot 44 St Laurent					15.66	....	15.66	50	16.16
Lot 58 St Laurent					10.63	1.67	12.30	50	12.80
Lot 71 St Laurent					11.07	....	11.07	50	11.57
SO	4	45	25	2	26.96	1.73	28.69	50	29.19
Tout	5	45	25	2	112.50	6.05	118.55	50	119.05
SE	6	45	25	2	32.14	1.73	33.87	50	34.37
Tout	7	45	25	2	46.42	....	46.42	50	46.92
NE	10	45	25	2	28.89	1.73	30.62	50	31.12
SO	12	45	25	2	13.83	....	13.83	50	14.33
SO	13	45	25	2	22.47	1.73	24.20	50	24.70
SE	14	45	25	2	13.83	....	13.83	50	14.33
SO	14	45	25	2	22.47	1.73	24.20	50	24.70
SO	19	45	25	2	10.61	1.73	42.34	50	42.84
SE	22	45	25	2	27.87	1.73	29.60	50	30.10
NE	28	45	25	2	31.11	1.73	32.84	50	33.34
NE	30	45	25	2	12.45	....	12.45	50	12.95
SE	30	45	25	2	10.37	....	10.37	50	10.87
NE	32	45	25	2	29.60	....	29.60	50	30.10
O½	32	45	25	2	15.56	....	15.56	50	16.06
NO	34	45	25	2	10.86	....	10.96	50	11.36
SE	36	45	25	2	11.85	....	11.85	50	12.36
NE	15	45a	26	2	41.04	1.73	42.77	50	43.27
NO	22	45a	26	2	25.16	....	25.16	50	25.66
NE	24	45a	26	2	10.37	....	10.37	50	10.87
N½ de N½	22	44	27	2	18.26	....	18.26	50	18.76
SE	23	44	27	2	39.83	1.73	41.56	50	42.06
SO	23	44	27	2	39.83	1.73	41.56	50	42.06
NO	36	44	27	2	22.81	1.73	24.54	50	25.04
NE	18	45a	26	2	47.42	....	47.42	50	47.92
NO	18	45a	26	2	41.56	....	41.56	50	42.06
N½ SO	21	45a	26	2	120.96	6.92	127.88	50	128.38
O½	31	45a	26	2	73.44	3.46	76.90	50	77.40
SO	32	45a	26	2	36.72	1.73	38.45	50	38.95
SO	2	45a	27	2	24.95	....	24.95	50	25.45
NE	13	45a	27	2	39.37	1.73	41.10	50	41.60
SE	13	45a	27	2	39.37	1.73	41.10	50	41.60
NE	15	45a	27	2	39.92	1.73	41.65	50	42.10
Tout	35	45a	27	2	89.13	....	89.13	50	89.63
		13	14		20.93	....	20.93	50	21.43
		13	6		8.99	57	9.56	50	10.06
		9	7		8.99	57	9.56	50	10.06
Tout	21	44	27	2	146.88	6.92	153.80	50	154.30
E½	4	45a	27	2	60.15	....	60.15	50	60.65
Lot	20	45	27	2	17.01	....	17.01	50	17.51
Lot	21	45	27	2	16.68	....	16.68	50	17.18
Lot	22	45	27	2	14.91	....	14.91	50	15.41
Lot	37	45	27	2	17.39	1.25	18.64	50	19.14
SE	28	44	28	2	13.31	....	13.31	50	13.81
SO	14	45a	28	2	16.85	....	16.85	50	17.35
Lot	12	45	28	2	13.72	....	13.72	50	14.22
NE	24	44	1	3	35.82	....	35.82	50	36.32
SE	24	44	1	3	38.75	....	38.75	50	39.25
Lot	24	44	1	3	17.41	1.68	19.09	50	19.59